

**Pour un accompagnement
transculturel, transitionnel,
des Jeunes Isolés Etrangers
accueillis en France**

Marine Pouthier,

psychologue auprès des mineurs non accompagnés

Bureau de l'Aide Sociale à l'Enfance de Paris

SEMNA - [marine.pouthier@paris.fr]

36 rue Etienne Dolet 75020 Paris

Tel. 06 72 04 56 80

Fax 01 43 49 16 04

Mai 2015

SOMMAIRE

Introduction----- 4

Les mineurs isolés étrangers, 4 - Situation à ce jour, 5 – La demande de protection, 5 – Les dispositifs, 6 – Le SEMNA, 6 – Les jeunes, 7 – Le référent, 8 – Le psychologue, 9 – L’isolement des jeunes migrants, 10 – Le travail à assurer, transculturel, transitionnel, 11.

I - Le contexte culturel d’origine des mineurs isolés étrangers----- 14

- Le mode d’approche complémentariste, 14 - La dimension du symbolique, 14 - La culture, 15 - Les sociétés traditionnelles, 16 - L’implicite, 16 - La culture comme dictionnaire, 17 - La religion, 17 – La laïcité, 18 – La démocratie, 18 - L’âge, le respect, les relations affectives, 18 - La classe d’âge, 19 – Les bandes de la rue, 20 – L’initiations, 20 – Le co-sleeping, 21 – La mère, 22 – L’alliance par le mariage ; le lévirat, le sororat, 22 – La grossesse, la naissance, 23 – Le fils aîné, 24 – La vengeance, 24 – L’honneur, 25 – L’âge, 26 - Le document d’identité, 26 – Le droit, la coutume, le contrat social, 27 – La nomination, 28 – La relation duelle, 29 – L’approche psychothérapique groupale, 29 – Les soins psychiques, 29 – La sorcellerie, 30 - Les drogues, 31 – Les animaux domestiques, 33.

II – Le passage vers l’Europe – La notion de traumatisme----- 35

- Le voyage d’exil, 35 - Les jeunes Afghans, 35 – Les jeunes Africains « aventuriers », 40 – Les jeunes Maghrébins « harraga », 43 – Les jeunes des milieux émergents, 43.

- La notion de traumatisme, 44 - La définition du trauma, 45 – Les effets du trauma , 45 – Le clivage, 46 – L’effroi, 46 – La contrainte de répétition, 46 – La continuité d’être, 46 - La précarité psychique, 47 - Les reviviscences ou flash-back, 47 – Les évitements, 47 – Les états d’hyper-vigilance, 48 – Les troubles relationnels, de l’attachement, de la personnalité, du narcissisme, 48 – Les

sentiments de faute, de honte, de dégoût, de désespoir, 48 – La contagion du trauma, 49 – Le burn-out, 49 – Les notions de transfert et contre-transfert, 49 – Le contre-transfert culturel, 50 – L'empathie, l'emprise, 50 – L'altérité, 50 – Les liens trauma-addictions, 51.

III – L'arrivée en Europe et en France en particulier----- 52

L'Europe, 52 – les blancs, 52 - La mixité, 53 - Les garçons, 53 - Les filles, 53 - Les femmes référentes, 53 – L'Aide Sociale à l'Enfance, 54 – Le service public, le secteur associatif, 54 – La représentation des adultes travailleurs sociaux, 54, – L'école, 55 – Les week-ends, 56 – Les vacances scolaires, 56 -La mode, les marques, 56 - Les moyens de communication, 57 – L'argent, la notion du coût de la vie, 57 – Le retour au statut d'enfant, 58 – Les saisons, 59 – Le rapport à la réalité, 59 – Protéger sa dignité, 60 – Les liens avec la communauté, 60 – Paris, 61 – La campagne, 61– Trauma et alliance, 62 – Le mécanisme de défense par déplacement, 62– L'accession aux conflits d'ambivalence, 63 – Deux illustrations, 63.

IV – Repères pour la prise en charge des jeunes étrangers isolés----- 66

Avoir une démarche complémentariste, 66 – S'efforcer de décoder les implicites, dans les deux sens, 66 – Se décentrer, 68 – Travailler l'altérité psychique et culturelle, 70 – Ne pas laisser les émotions envahir, 70 – Méta-communiquer, 70 - Travailler le contre-transfert affectif et culturel, 71 – Penser les jeunes comme des « transitionnels », 71 - Préférer le « comment » au « pourquoi », 72 - Aider le jeune à pouvoir (se) narrer son histoire, 72 – Respecter le temps du jeune, 72 – Ne pas travailler seul, le recours au tiers, 73 – Collaborer avec l'interprète dans la langue maternelle, 73 – La notion d'espace transitionnel, 74 - Le travail à mener pour le restaurer, 75 – Prendre en compte l'adolescence, 76.

- Conclusion----- 78

- Bibliographie----- 80

- Résumés ----- 85

INTRODUCTION

Par choix je suis, depuis les années 2000, psychologue auprès des jeunes étrangers non-accompagnés qui viennent demander protection au Bureau de l'Aide Sociale à l'Enfance de Paris. Moi-même j'ai grandi en Martinique et ai eu du mal à trouver ma place au retour, j'avais 15 ans. Puis j'ai passé du temps en Angleterre pendant mes études, un peu au Sénégal, beaucoup en Roumanie à partir de la chute de la dictature en 1989 ; j'y ai participé à la mise en place de la Protection de l'Enfance. J'ai aussi été sollicitée pour des missions en Ukraine et en Russie auprès d'équipes qui s'occupaient des enfants des rues. Au total, je me sens proche des « transitionnels », je crois que mon cheminement intérieur, soutenu, après les formations classiques, par une spécialisation en psychiatrie psycho-dynamique transculturelle, me permet de leur être de quelque utilité.

LES MINEURS ISOLES ETRANGERS

Je travaille donc au Bureau de l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE) de Paris depuis 1996 (nous sommes une dizaine de psychologues). J'ai vu dès lors arriver ceux que l'on a progressivement nommés en France : « mineurs isolés étrangers (MIE) », et que la sociologie (Angéline Etienne, 2002) a classés en 6 catégories : exilés (relevant du statut de réfugié), mandatés (par leur famille, pour en améliorer le sort économique), rejoignants (un membre de la famille déjà en Europe), exploités (par des réseaux de trafic humain), fugueurs, errants.

Dix ans plus tard, Julien Bricaud (2012) note que la liste des pays de provenance des mineurs voyageant seuls évolue régulièrement. Elle est fonction des événements géopolitiques et des crises socio-économiques dans les pays de départ . Il souligne à juste titre qu'il n'y a pas d'évidence à partir et à quitter son pays. Le départ a souvent à voir avec les décisions des adultes qui entourent le jeune. Les familles leur donnent le mandat, explicite ou non, de se rendre dans un pays étranger pour y réussir, faire des études, travailler pour rembourser leur passage et éventuellement envoyer de l'argent à leurs proches restés au pays. L'émigration est alors envisagée comme une stratégie familiale de

réponse à la pauvreté ou à l'insécurité du pays d'origine. Cette mobilité géographique représente la promesse d'une promotion, à la fois individuelle et familiale.

SITUATION A CE JOUR

A Paris, les jeunes migrants sont de plus en plus nombreux à solliciter la protection de l'ASE. Aussi un secteur dédié a-t-il été constitué à la rentrée 2011, le SEMNA (secteur éducatif auprès des mineurs non accompagnés), pour les prendre en charge. La révision de leur répartition nationale (organisée par la circulaire du 31 mai 2013), effectuée début 2014, fait état de 4000 arrivées de MIE en France depuis la mise en place de cette répartition, dont 800 à Paris. Il est prévu que le SEMNA, qui à ce jour prend en charge près de 800 jeunes, s'en voie attribuer 150 en 2015.

Les garçons sont fortement majoritaires, de l'ordre de 95%. La moyenne d'âge est de 16 ans. Ils viennent surtout du continent africain et du continent asiatique, en ordre décroissant :

- Afrique : (environ 50%) : Mali, Guinée, Côte d'Ivoire, République Démocratique du Congo et Congo, Mauritanie, Cameroun, Sénégal, mais aussi Angola, Gambie, Tchad, Burkina Faso, Nigéria, Niger, Sierra Leone, Ghana, Somalie, Soudan, Togo, Benin, Ethiopie, Kenya, Burundi, Erythrée, Guinée Bissau, Guinée Equatoriale, Libéria, Malawi.
- Il en arrive beaucoup également (environ 25%), depuis le « printemps arabe », d'Afrique du Nord : Algérie surtout, Maroc, Tunisie.
- Des jeunes viennent d'Asie (environ 15%) : Bangladesh massivement, Pakistan, Afghanistan, Inde, mais aussi Chine, Népal, Mongolie, Sri Lanka, Arménie, Bhoutan, Corée du Nord, Indonésie, Viêt-Nam.
- Les derniers 10% viennent soit d'Europe de l'Est : pays de l'ancien empire soviétique, Albanie, Roumanie, mais aussi Russie, Bosnie-Herzégovine, Bulgarie, Géorgie, Kazakhstan, Ouzbékistan, Kirghizistan, Moldavie ; soit du Grand Moyen Orient : Egypte surtout, mais aussi Iran, Libye, Syrie, Emirats Arabes Unis, Turquie ; très peu enfin viennent d'Amérique : Haïti, Costa-Rica, Dominique, Equateur, Mexique.

LA DEMANDE DE PROTECTION

Ces jeunes migrants demandent protection pour raison d'exil économique, politique, humanitaire. Tant qu'ils sont mineurs, la prise en charge par l'ASE régularise leur séjour en France. A la majorité, ils doivent demander un titre de séjour. 4 situations sont alors possibles, à ce jour :

- La naturalisation, s'ils ont été pris en charge par l'ASE en continu au moins trois ans avant leur majorité.
- Le titre de séjour « vie privée et familiale », s'ils ont été pris en charge par l'ASE avant 16 ans et s'ils sont en formation.
- Mais s'ils ont été pris en charge après 16 ans, et seulement s'ils sont en formation, leur régularisation est à la discrétion des préfetures, au cas par cas.
- Pour les demandeurs d'asile, la décision relève de l'OFPRA (Office français de protection pour les réfugiés et les apatrides). En cas de refus, un recours peut être fait auprès de la CNDA (Cour nationale du droit d'asile).

Ces démarches sont longues, incertaines quant au résultat, source de beaucoup de stress pour les jeunes, qui découvrent les réalités et les procédures au fur et à mesure.

LES DISPOSITIFS

En ce qui me concerne, après avoir travaillé au sein de différents secteurs du Bureau de l'ASE de Paris, j'ai pris un poste à mi-temps à la CAMIE (cellule d'accueil des mineurs isolés étrangers) dès qu'elle fut constituée par le Conseil Général de Paris en 2002/2003, en même temps que fut mis en place par l'Etat :

- à Paris spécifiquement, le « dispositif Versini » de mise à l'abri pour les MIE, afin qu'ils ne restent pas à la rue en attendant l'admission à l'ASE,
- ainsi que le LAO (lieu d'accueil et d'orientation) pour les jeunes repérés à l'aéroport de Roissy, géré par la Croix Rouge,
- et le CAOMIDA (centre d'accueil et d'orientation pour mineurs isolés demandeurs d'asile), géré par France Terre d'Asile (FTDA) - qui n'a plus cette mission depuis début 2015.

LE SEMNA

L'arrivée des jeunes à Paris progressant beaucoup, mon poste est devenu temps plein à partir de 2005 ; puis une collègue est venue en renfort à mi-temps en 2010. Pour les mêmes raisons, en septembre 2011, le primo-accueil des MIE a été confié à la PAOMIE (permanence d'accueil et d'orientation pour MIE) gérée par FTDA ; et la CAMIE est devenue SEMNA : secteur éducatif auprès des mineurs non accompagnés. Ce nouveau secteur reçoit tous les MIE confiés à l'ASE de Paris. Il s'est de nouveau réorganisé suite à la circulaire du 31 mai 2013, déjà citée, qui a mis en place la répartition nationale des MIE.

Depuis lors le SEMNA a une double mission :

- l'accueil de tous les jeunes arrivés à Paris en attente de répartition, (leur nombre est en moyenne de 250 en continu en 2014),
- et l'accompagnement éducatif de ceux qui sont confiés à Paris, jusqu'à la fin de leur prise en charge, laquelle inclut une possibilité de contrat jeune majeur en fonction de leur parcours individuel. A ce jour, dans un contexte national de plus en plus difficile du fait de la crise, la formation par l'apprentissage représente une possibilité d'intégration, au moins le temps du cursus.

Début 2015, le SEMNA accueille environ 800 jeunes étrangers isolés.

LES JEUNES

Ce nombre important fait que je ne peux pas recevoir systématiquement tous les jeunes à leur arrivée, ce sont les travailleurs sociaux en général qui sollicitent mon intervention. Les jeunes que l'on me demande de recevoir sont ceux qui ont mal, qui vont mal ; ils ne sont souvent pas en état de construire un projet réaliste, étant en grande difficulté de communication aussi bien avec eux-mêmes qu'avec l'extérieur. Souvent ils ne peuvent rien dire sinon des souffrances du corps, mal à la tête, mal au ventre, au dos, des problèmes majeurs de sommeil, des cauchemars, qui traduisent leur vécu d'angoisse, de désespérance, de désillusion, de méfiance, après un parcours d'exil dont ils ont du mal à parler, qui les a confrontés, pour ceux qui arrivent par voie de terre et de mer, aux traumatismes qui se sont accumulés au long de la route, à la terreur, à l'effroi, à la mort.

Pour ceux qui arrivent par avion, c'est à l'arrivée le choc de se retrouver seul, abandonné par le passeur, sans passeport car ce dernier le garde systématiquement pour son trafic, sans être préparé ni avoir pu anticiper un atterrissage aussi brutal.

Beaucoup demeurent dans le doute, la méfiance, la peur, réactivés ici et maintenant par toutes les incertitudes, par les incompréhensions, par l'attente d'autant plus difficile à vivre qu'elle s'allonge et se complexifie : attente pour le premier rendez-vous à la PAOMIE, puis au SEMNA ; attente de la décision du Parquet des Mineurs de les inscrire ou non dans la répartition nationale. Puis, s'ils sont confiés à Paris, attente d'un référent, attente de l'orientation en foyer, à l'école, en formation, attente de l'obtention du titre de séjour, éventuellement de la convocation à l'OFPRA, du recours à la CNDA.

LE REFERENT

Lorsque le travailleur social du SEMNA qui reçoit un jeune le sent trop perdu, trop mal, il peut lui parler du psychologue. Fréquemment la réponse est « je ne suis pas fou », ou « j'ai déjà raconté » ; alors le référent nous aide à faire connaissance, et le plus souvent les jeunes sont d'accord pour tenter la rencontre. Il faut souligner que c'est un acte de courage de leur part, car ils ont déjà eu à faire à beaucoup d'adultes loin d'être toujours bien intentionnés ; ils ne savent pas à quoi ils doivent s'attendre cette fois encore.

La collaboration référent-psychologue est très importante, complémentaire, étayante pour les jeunes. En effet il est nécessaire que le stress et les souffrances soient moins aigus pour qu'une alliance éducative puisse se construire, pour que la pensée se remette en route, pour que le jeune puisse reconstruire le fil de son histoire, mettre des mots sur ce qu'il a vécu. C'est à partir de cette « re-fondation », qui restaure le narcissisme, qui réinscrit dans le temps et dans la confiance, que le jeune peut mettre au point avec son référent un projet qui lui convienne et qui tienne. Il faut noter ici que la notion de référent, c'est-à-dire de quelqu'un qui s'occupe spécifiquement de lui, est très importante pour chaque jeune.

Un point fort m'est apparu de plus en plus à la lumière de toutes ces années : Pour que la relation puisse se tisser entre le jeune et ses différents interlocuteurs de référence, il importe que ces derniers puissent se représenter, autant que faire se peut, ce qu'il a vécu avant de nous rencontrer et

qu'il n'évoque souvent pas spontanément. Le fait d'en parler, l'envie de comprendre le monde d'où viennent les jeunes, ce qu'ils ont traversé, peut les rassurer, les aider à accepter de se lier, de communiquer, c'est pourquoi ma bibliographie comporte aussi des récits des études, des reportages qui m'ont éclairée.

LE PSYCHOLOGUE

J'en reviens à mon intervention. Lors de la première rencontre avec chaque jeune, je me présente, et lui demande s'il veut bien faire de même. Puis je lui expose le cadre du travail que je lui propose, en partant de ce qu'il connaît déjà, car cette démarche est en général complètement nouvelle pour lui : un espace, ni administratif, ni socio-éducatif, ni médical, non directif, non obligatoire, qui lui est dédié, où l'on peut faire connaissance, parler de son histoire, déjà au pays avant le départ, puis pendant le voyage.

J'ai pu remarquer en effet que les jeunes font fréquemment l'impasse sur ces deux temps pourtant si importants, il y a souvent clivage entre l'avant et le maintenant. Pour la plupart ils se donnent leur arrivée ici pour origine, c'est le roman personnel qu'ils se sont construit, comme le fait chacun de nous, qui les protège psychiquement, auquel ils s'accrochent.

Je propose au jeune que nous nous rencontrions trois fois puis que nous fassions le point ensemble. Souvent, dès le premier entretien, les effets du ou des traumatismes cumulés sont manifestes, bien qu'indicibles. Alors les mots adressés sont importants, ils doivent rassurer, apaiser, contenir. Je prends le temps nécessaire pour que le jeune perçoive que mon bureau est un lieu où l'on peut dire ses sentiments, ses souffrances mais aussi ses déceptions, ses préoccupations, ses difficultés, ses questions, ses incompréhensions, ses doutes, liés au voyage d'exil mais aussi à l'ici et maintenant, sans être jugé, sans que ce ne soit rapporté. Que c'est un espace où l'on peut dire ses impressions, bonnes ou moins bonnes, ses réactions à l'arrivée en Europe et plus particulièrement en France. Que ce lieu n'a d'autre raison d'être que de l'aider à mieux se connaître, mieux comprendre ce qui se passe en lui et autour de lui.

J'ai recours à une image : quand on peut « poser sur la table » ce qui encombre à l'intérieur, le regarder ensemble peut permettre de le voir différemment, de le réintégrer autrement, on peut se sentir

moins seul, moins lourd. Je précise au jeune que ma démarche n'est pas mue par la curiosité ou par une obligation de service, que je n'ai rien à transmettre de notre échange, sauf s'il me demande de l'aider à expliquer quelque chose à un autre interlocuteur. Que si je fais un écrit pour lui, il en sera le premier lecteur et que je ne le remettrai qu'avec son assentiment. Je l'assure de la confidentialité, du respect de sa parole.

Certains me disent, après ce premier entretien, qu'ils me feront savoir s'ils ont besoin de me revoir, et cette prudence est à respecter, car la (re)construction de la confiance en l'autre, sans laquelle il est difficile d'établir quoi que ce soit, demande du temps, du tact.

Je dois préciser que lorsqu'ils reviennent me voir, ce qui est souvent le cas, ma démarche clinique ne peut pas être classique ; je me réfère à René Roussillon, psychanalyste (2007) ; il a développé que dans les situations extrêmes, la démarche de soin est paradoxale : elle doit s'effectuer sans qu'il y ait de demande formelle, aussi la réponse du clinicien doit-elle être « sur mesure » ; il doit « bricoler » (terme que l'on doit à l'anthropologue Claude Lévi-Strauss) un dispositif de rencontre clinique, au sens d'inventer les conditions qui fassent que cette rencontre soit possible et étayante pour le jeune et pour le projet qu'il va bâtir avec son référent.

D'une façon générale, le bricolage intervient lorsque les outils adaptés manquent. J'ai constaté que dans le champ éducatif, Sarah Placé (chercheuse en sciences de l'éducation, 2008 p. 75) se réfère aussi à cette notion pour les travailleurs sociaux : « Le bricolage peut être considéré en tant que moteur de changement et d'évolution (...). Le bricolage des éducateurs est (...) le symptôme de la bonne santé de la profession qui, active, tâtonne dans l'indécidable et donne du sens au social (...). Le bricolage est inhérent à toutes les activités de recherche », écrit-elle en se référant de même à Claude Lévi-Strauss (La pensée Sauvage, 1997).

L'ISOLEMENT DES JEUNES MIGRANTS

Pour en revenir aux MIE, il me semble important de noter que ces jeunes migrants sont dits « isolés », ou « séparés », ou « non accompagnés », ou « sans accompagnement parental », ce qui souligne bien qu'à la différence des autres jeunes pris en charge par l'ASE, ils n'ont pas de recours

possible à leur famille sur place, ni à un service social familial spécialisé extérieur, alors même qu'ils ont très peu de repères ici, le sens leur échappe souvent.

De plus, certains, surtout les jeunes Maghrébins, sont pris dans des réseaux qui les tiennent sous leur emprise, les exploitent et les maltraitent - mais c'est l'omerta, ils n'ont pas le droit de nous en parler. C'est pourquoi leur accompagnement requiert beaucoup de rigueur et d'attention : les référents sont en général les seuls repères éducatifs, stables et fiables, sur lesquels les jeunes pourront s'appuyer tout au long de leur prise en charge.

Mais il faut dire aussi que bien souvent, ces mêmes jeunes, parce qu'ils sont en grande précarité sur tous les plans, peuvent mettre leurs référents en grande difficulté, voire en souffrance ; il est d'autant plus important de ne pas rester seul pour les accompagner, de ne pas hésiter à faire appel au psychologue lorsqu'il existe dans l'équipe.

LE TRAVAIL A ASSURER

L'expérience de plus d'une dizaine d'années me confirme dans la conviction que la re-construction, parfois ardue, d'une relation de confiance, en même temps que la dé-construction de nombreux contresens, liés aux décalages culturels notamment, et qui peuvent être source de grandes tensions, sont les fondements du travail à mener avec ces jeunes.

C'est l'intérêt qu'existent, dans les lieux d'accueil de ces jeunes migrants, des espaces de soutien tels que celui que l'ASE de Paris m'a laissé développer depuis les années 2000, pour eux et leurs référents. Ce soutien permet au jeune de se sentir pris en compte en tant que sujet de sa vie, de son histoire.

Il est question ici d'un soutien qui soit transculturel - je développerai plus loin - mais aussi transitionnel. Pour le dictionnaire (Robert 2009 de la langue française), le mot « transitionnel » vient de « transition, manière de passer de l'expression d'une idée à une autre en les reliant ». Ce qualificatif « transitionnel », me semble bien s'adapter à mon contexte de travail : les jeunes que je reçois sont en transition entre leur monde d'origine et l'Europe, la France en particulier, où ils essaient de se poser. Ils sont des transitionnels, dit Kaës, 1979. Et moi je les soutiens de façon transitionnelle,

transitoire, de façon à ce qu'ils se sentent plus aptes à mieux gérer les troubles qui font leur mal-être, sachant que la décision d'orientation est prioritaire pour eux.

Au-delà et surtout, je considère que l'essentiel du travail à mener avec ces jeunes migrants se fait dans l'entre-deux, dans l'espace transitionnel tel que le conçoit D. W. Winnicott (1975) qui le caractérise comme l'aire intermédiaire d'expérience, qui n'est pas mise en question quant à son appartenance à la réalité intérieure ou extérieure (partagée). Winnicott situe la culture dans la même continuité : pour lui, le lieu où se situe l'expérience culturelle, qui apporte à l'espèce humaine la continuité qui transcende l'expérience personnelle, est l'espace potentiel entre l'individu et son environnement.

Quant à René Kaës (1979), il se réfère au travail « d'analyse transitionnelle » à mener comme d'une pratique visant à établir les conditions nécessaires au travail psychosocial d'élaboration du vécu de l'expérience de rupture entre deux états. Il ajoute que la capacité créatrice naît de la tolérance au paradoxe de cette situation - je suis le même/je ne suis plus le même - ainsi que de son utilisation, pour établir une continuité entre des niveaux séparés (en rupture) .

En ce qui concerne l'abord « transculturel », je me contenterai de préciser maintenant que point n'est besoin de connaître chaque culture ; cette approche dite interculturelle, c'est souvent l'interprète médiateur qui nous l'apporte.

Ce qui prime pour le référent c'est de comprendre l'importance de la Culture, de chacun, d'ici ou d'ailleurs (en référence à G. Devereux, T. Nathan, MR Moro en particulier, j'y reviendrai), de sa prégnance sur chacun de nous, de la façon dont chacun la vit et l'appréhende : cette approche est dite « métaculturelle » ; elle ouvre à une dynamique transculturelle qui nous aide à nous décentrer de nos évidences, de nos convictions, de nos implicites, aide aussi le jeune à explorer les siens. Elle permet de dénouer « à la source » les malentendus d'origine culturelle, traumatique, liés à l'histoire de vie du sujet, à son parcours individuel d'exil. Elle aide à relancer la capacité de communication, de confiance.

Ainsi peuvent être évités, chez les jeunes comme chez les référents, des contresens, des dramatisations, des interprétations psychopathologiques, voire des évolutions qui peuvent être difficiles à reprendre lorsqu'elles sont cristallisées.

J'ai une autre conviction de fond : pour être véritablement dans une démarche d'aide, de « bien-traitance », il est fondamental de repérer le niveau auquel se posent les problèmes pour le jeune, de son point de vue, et de partir de là, sinon il ne peut pas recevoir ce qu'on lui propose, il n'entend pas, son urgence est ailleurs.

Mon expérience, mes recherches, m'ont amenée à me rendre compte qu'entre ces jeunes et nous, le premier problème est d'arriver à nous comprendre, au-delà de la langue, au-delà des problèmes évoqués.

C'est pourquoi j'aurai, pour éclairer mon propos, une démarche en quatre temps, qui sont les articulations de mon exposé. J'apporterai :

- 1) Des données sur le contexte culturel d'origine des jeunes migrants, page 14.
- 2) Un éclairage sur leur passage d'un univers à l'autre ainsi que sur la notion de traumatisme dont ils sont rarement indemnes, page 35.
- 3) Un regard sur leur découverte de l'Europe et de la France en particulier, page 52.
- 4) Dans un dernier chapitre, je reviendrai sur les hypothèses de travail qui me paraissent les plus adéquates pour les accompagner tout en les renforçant, page 66.
- Une conclusion succincte, page 78 précède la bibliographie, page 80 et les résumés, page 85.

I - Le contexte culturel d'origine des MIE

Comprendre nos différences plutôt que nous y heurter est la base d'une démarche de soutien, pour qu'elle soit efficace. C'est pourquoi il faut avoir en tête que les jeunes étrangers dont il est question ici ont grandi, ont été éduqués dans un autre contexte culturel, beaucoup plus traditionnel et communautaire que le nôtre, même s'il est lui aussi en profonde mutation, traversé par des tensions, des brouillages, des violences parfois.

LE MODE D'APPROCHE COMPLEMENTARISTE

Pour explorer ce contexte, je vais me tourner vers l'anthropologie. Il faut préciser que là où l'ethnologie s'intéresse à un groupe humain, à une culture, l'anthropologie étudie l'homme, à travers les groupes humains, les diverses sociétés, les diverses cultures.

Pour François Laplantine, philosophe et anthropologue (1974), l'anthropologie consiste dans l'exploration de la dimension du **symbolique***, qui est l'une des dimensions constitutives de la vie des hommes en société. D'où sa relation privilégiée, et complémentaire, avec la psychanalyse, ainsi que l'a établi Georges Devereux (1970), anthropologue et psychanalyste : une étude intensive portant sur une seule population ou sur plusieurs centaines de populations, l'analyse d'un seul ou de plusieurs centaines d'individus, conduisent à des conclusions identiques et universellement valables : la mise en évidence d'une même intelligibilité symbolique qui, en se réorganisant sans cesse, engendre les multiples facettes de l'altérité.

En d'autres mots, G. Devereux a mis en évidence le caractère universel du psychisme humain, tout en mettant en lumière la spécificité de codages culturels propres à chaque société. En effet chaque société a sa manière spécifique d'apprendre aux individus à refouler certains comportements et à en développer d'autres. Toute culture est une théorie du monde.

*Le symbolique en anthropologie renvoie au processus constitutif de l'état de culture, à savoir l'attribution de sens au monde.

Claude Lévi-Strauss, anthropologue, est connu pour avoir assigné une place cruciale à la prohibition de l'inceste, dans la définition du passage pour l'humanité de la nature à la culture. Au-delà, il a établi que l'anthropologie, qui se caractérise par une démarche de décentrement, crédite toutes les cultures, passées ou présentes, « primitives » ou économiquement « avancées », de la même dignité, précisément parce qu'elle ne porte pas de jugement d'ordre intellectuel ou moral sur les valeurs respectives des différents systèmes de croyance ou formes d'organisation sociale : en effet les critères de moralité sont toujours fonction de la société particulière où ils sont énoncés. Chaque société, et chacun de nous, a donc besoin de la stabilité d'un cadre de référence culturelle pour s'orienter.

Mais qu'est-ce-que **la culture** ? Selon une formule attribuée aux sociétés africaines, la culture, c'est ce que l'on trouve en naissant. Pour Claude Lévi-Strauss (cité par Bonte et Izard 1991), la culture est le capital commun qui est à la disposition des sociétés, mise de fonds initiale, à partir de laquelle l'homo sapiens advient, fait et écrit son histoire. Aussi la racine de la culture est-elle le point d'émergence de la pensée symbolique .

Pour G. Devereux (1970), la culture est la totalité des comportements humains appris et qui sont socialement transmissibles. Il dit encore que la culture est l'ensemble des matériaux dans lesquels nous puisons, en tant qu'individus et en tant que sociétés, pour élaborer nos expériences .

Pour François Laplantine (1974), les hommes communiquent par des symboles qui doivent être réappris à chaque génération. Ses travaux, ainsi que ceux de Tobie Nathan (Professeur de psychologie, ethno-psychologue), dans la suite de ceux de G. Devereux, développent qu'il n'y a pas de hiérarchie, pas de priorité, pas d'antériorité logique ou chronologique de la culture sur le psychisme ou du psychisme sur la culture, ils sont co-émergents, et complémentaires : la socialisation de l'homme et son individualisation sont un même processus : celui de son humanisation.

Aussi, le mode d'approche complémentariste, mis au point par G. Devereux, permet-il d'appréhender ce processus sans clivage, ni confusion : Il s'agit de prendre en considération les références culturelles (anthropologiques) d'une part, les références individuelles (psychologiques) d'autre part, sans jamais les confondre, chacune éclairant l'autre. Il importe d'étudier à la fois la Culture et la manière dont l'individu appréhende sa culture (1970).

Ce cadre de références étant posé, il nous faut maintenant tenter de mieux caractériser les **sociétés traditionnelles communautaires**, d'où proviennent la majorité des jeunes dont il est question ici. C'est à partir de ce qu'ils me disent que j'ai eu besoin de faire des recherches pour mieux comprendre. Ce sont des sociétés (Bonte et Izard 1991) qui sont encore fortement intégrées, dans lesquelles l'individu se perçoit lui-même, avant tout, comme membre de son groupe, en dehors duquel il n'a pas beaucoup d'existence propre ; l'individu n'a pas, comme dans l'Occident chrétien, une conscience aigüe de son identité au-delà du groupe auquel il appartient.

La culture communautaire apprend aux individus à tisser à l'intérieur du groupe des liens affectifs forts, qui se fondent aussi sur le respect, et sur la confiance dans les traditions mythiques et religieuses du groupe. La communauté est un corps social, dont les membres vivent pour et par lui. En être séparé, et seul, provoque un véritable arrachement, une profonde détresse de solitude dans les cœurs, s'exprimant beaucoup dans les corps, car dans le mode de pensée traditionnel, le corps et l'esprit ne sont pas perçus comme des entités distinctes, - conception beaucoup plus intégrative, et vers laquelle nous tendons à revenir ici et maintenant (voir plus loin la référence aux travaux de Damasio).

Les jeunes migrants le vivent et le disent fort à l'arrivée, et quelquefois longtemps après encore, mis à vif de se trouver seuls pour la première fois, loin de leur famille, loin de leur groupe, dans une culture dont ils n'appréhendent pas tous les ressorts, car ce n'est pas celle dans laquelle ils sont nés, où ils ont grandi, qui les a formés, où ils ont pris leurs repères.

Alors, comment les aider ? En favorisant tout ce qui peut permettre de mieux nous comprendre. François Laplantine m'a beaucoup éclairée, lorsqu'il dit (1974) que la culture est comme un dictionnaire, qui permet à chaque groupe humain de déchiffrer le monde. Ce dictionnaire est fait de toutes nos évidences, de toutes nos convictions, de tous les implicites que chacun de nous intègre par l'éducation qu'il reçoit de son groupe. Le dictionnaire Robert (2009) définit l'**implicite** comme ce qui est sous-entendu, non formulé, présupposé, ce qui est évident pour tous au sein du groupe social. Par exemple la façon de dire bonjour, ou de manger, ou de se coucher (nous y reviendrons). Lorsqu'un individu quitte son groupe, c'est avec ce dictionnaire d'implicites culturels qu'il part.

Alors que beaucoup de ces implicites diffèrent entre les sociétés d'origine des jeunes et la nôtre en particulier. Alors aussi que, baignant les uns et les autres dans ces implicites, nous n'en

sommes pas conscients, nous ne les interrogeons pas, tant ils nous sont évidents, nous les croyons universels : nous sommes comme le poisson, qui voit dans l'eau, mais qui ne voit pas l'eau dans laquelle il nage, ni le bocal qui le contient.

Or il est important de pouvoir prendre conscience et de l'eau de notre bain et de notre cadre culturel, de chercher à repérer nos implicites et à les expliciter, si nous voulons aider les jeunes à faire de même. Afin qu'ils arrivent à trouver du sens. Afin que nous parvenions à mieux nous comprendre.

C'est pourquoi je vais relever un certain nombre d'implicites culturels qu'il me semble prioritaire d'expliquer, d'explorer comme un dictionnaire.

LA CULTURE COMME DICTIONNAIRE

- **La religion** fait partie de la tradition, c'est ce qui organise la vie dans la communauté. En anthropologie, la religion consiste en un ensemble de croyances et d'actes, envisagés par ceux qui s'y réfèrent comme ayant une valeur et une portée universelle : le monde existe parce que Dieu existe, c'est lui qui l'a créé, qui l'a organisé, qui lui a donné sens, qui a créé la vie. C'est un postulat, c'est-à-dire un principe indémontrable, incontestable, dit le Robert (2009). Ce postulat, il est interdit de le mettre en question, quelle que soit la religion, dans la société traditionnelle communautaire.

Sur un autre plan abordé par M.C. Saglio-Yatzimirsky (2014), au sens durkheimien du terme, la religion renvoie à un système socio-historique de croyances, pratiques, rituels, symboles, qui organisent la relation de l'homme au sacré (...). Comme production symbolique et culturelle, elle relie le monde psychique individuel au collectif.

C'est cette même capacité de « reliance » qui fait dire à A-M.Rizutto (1991), citée par la même auteure, que plus les parents sont éloignés spatialement, plus les relations de l'adolescent avec Dieu sont intimes.

Ainsi la référence de base qu'est la religion structure-t-elle la majorité des jeunes étrangers isolés que nous rencontrons, c'est ce qu'ils ont pu emporter avec eux de leur tradition, de leur transmission familiale. Alors que la religion ne joue plus ce rôle fondamental et fondateur ; ici, la croyance peut être interrogée.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que la majorité des jeunes migrants que nous accueillons ne peuvent pas concevoir cette interrogation, jugée dans leur culture comme une hérésie : poser la question de l'existence de Dieu est un interdit de pensée, une question forclosée, une démarche impensable. Aussi peuvent-ils se sentir déstabilisés, en danger, dans un monde qui leur semble avoir perdu raison, qui met la leur en péril.

Il est très important de respecter cette référence qui les fonde, tout en leur expliquant les règles de la **laïcité** qui nous fonde ici. Pour le dictionnaire analogique Robert (1980), « la laïcité est une conception politique impliquant la séparation de la société civile et de la société religieuse, l'Etat n'exerçant aucun pouvoir religieux et les Eglises, aucun pouvoir politique. L'Etat, neutre entre les religions, tolère tous les cultes et force l'Eglise à lui obéir en ce point capital. La laïcité est la garantie de l'unité morale d'une nation divisée sur le problème théologique ».

A ce point, la notion de **démocratie** demande aussi à être introduite. Je me réfère à la définition de Paul Ricœur, reprise par Wikipédia : « Est démocratique une société qui se reconnaît divisée, c'est-à-dire traversée par des contradictions d'intérêt, et qui se fixe comme modalité d'associer à part égale chaque citoyen dans l'expression de ces contradictions, dans l'analyse de ces contradictions et dans la mise en délibération de ces contradictions, en vue d'arriver à un arbitrage ».

Il importe vraiment d'explicitier aux jeunes migrants les implications des principes laïques, démocratiques, qui organisent la vie ici. Expliquer patiemment chaque fois que nécessaire, sans s'offusquer, sans s'inquiéter de leur difficulté à comprendre, confrontés qu'ils sont à un changement radical de référence de vie. Plus ils prendront leurs marques ici, plus ils comprendront ces notions, garantes de liberté de pensée, de tolérance. Plus ils pourront penser leur croyance sans craindre de la perdre, ou de perdre leurs racines.

- **L'âge, le respect, les relations affectives.** Dans la société communautaire traditionnelle, les plus âgés ont un rôle très important, et sont l'objet d'un profond respect. Les enfants apprennent en général en observant les aînés et en écoutant, sans questionner, il serait irrespectueux de le faire. De même, le respect oblige à dire qu'on a compris même si on n'a pas compris, car ce serait mettre l'adulte en cause. Ce respect s'affiche en baissant les yeux et en souriant.

On regarde encore moins une femme en face, c'est inconvenant. Aussi, comprenons qu'il faut du temps pour s'adapter à notre mode culturel de communication selon lequel ne pas regarder quelqu'un lorsqu'on lui parle signifie au mieux désinvolture, au pire manque de franchise. Selon lequel prétendre avoir compris lorsque ce n'est visiblement pas le cas est considéré comme un mensonge ou un désintérêt. Selon lequel sourire sans regarder évoque la moquerie.

Comprenons aussi que le souci de faire « comme les autres », peut pousser à l'excès, le regard peut parfois devenir trop insistant, nous le qualifierions d'effronté selon notre code culturel. Sans pour autant tomber dans l'angélisme, acceptons qu'il peut être question de temps nécessaire avant de trouver la bonne mesure, avant de bien intégrer les codes nouveaux.

- Pour continuer avec cette notion de « bonne mesure » à trouver, nous pouvons nous sentir gênés lorsqu'un(e) jeune s'approche trop de nous, attend trop de nous, nous investit trop personnellement, nous demande une relation trop exclusive, trop intense. Il (elle) peut se sentir non-investi(e), nous pouvons nous sentir happés. Cette « longueur d'ondes différente » peut provoquer du malaise, de la culpabilité, de l'agacement, du rejet.

Alors, souvenons-nous que la culture communautaire apprend aux individus à tisser à l'intérieur du groupe des liens affectifs forts, que les enfants doivent s'inscrire dans une relation de respect mais aussi de dépendance affective aux plus âgés, qui les encouragent et les maintiennent dans cette dépendance, norme commune. Nous pourrions alors plus facilement nous décentrer, expliquer que l'attente des adultes n'est pas la même ici de la part de grands adolescents, qu'il n'est pas question d'indifférence, de désintérêt ou de rejet, mais d'apprentissage de l'autonomie, y compris affective. Quand le (la) jeune arrive à intégrer cette conception différente, la blessure liée à cet implicite discordant devient surmontable. Plus d'énergie est ainsi libérée, qui permet d'avancer pour soi-même.

- Je voudrais m'arrêter sur une notion qui est importante encore en Afrique rurale mais qui ne nous est plus familière du tout ici, la notion de **classe d'âge**. On appelle classe d'âge (Bonte et Izard 1991) un groupe d'individus appartenant à une même cohorte au sens démographique du terme. Le système

d'âge sert de principe organisateur à la vie sociale. Il définit aussi les statuts et les fonctions, les droits et les obligations (C. Girier 1996 p. 193).

Dans la société traditionnelle, l'éducation et la socialisation sont le fait des aînés, mais aussi de la classe d'âge. Les jeunes vivent beaucoup entre pairs, organisés de façon très structurée ; le respect s'impose des plus jeunes en direction des plus âgés, des nouveaux admis par rapport aux plus anciens, c'est un relais d'éducation très important (Hampâté Bâ, 2010).

-Mais lorsque cette socialisation par la classe d'âge traditionnelle vient à faire défaut, et lorsqu'elle est remplacée par la loi des **bandes de la rue**, régies par des rapports d'emprise, d'exploitation, de loi du plus fort, où les notions de respect, de confiance, de loyauté n'ont plus de sens, c'est à une désocialisation que l'on assiste. Dans la rue, pour survivre autrement que comme victime, il faut oublier les notions que je viens de citer ; la logique des rapports de force, des stratégies, de la méfiance, de la violence, prend le relais.

Si par la rencontre éducative le jeune arrive à prendre conscience de sa désinscription de rapports sociaux structurants et souhaite tenter de remonter le courant, alors une aide est possible, même si le chemin est long, compliqué. Mais il peut arriver que la relation éducative ne soit plus accessible à certains jeunes trop désocialisés, nous y reviendrons.

- **L'initiation**. Dans la culture traditionnelle, ce n'est qu'après les rites de passage de l'enfance au statut d'adulte que les jeunes sont initiés aux codes culturels, spirituels, mythiques de leur groupe, ils ne sont pas transmis d'emblée. Or les jeunes que nous rencontrons ici sont souvent partis très jeunes de chez eux, et parfois d'une famille déjà en décrochage culturel, du fait de l'exode rural notamment. Aussi le recours aux théories, aux étiologies traditionnelles, s'ils n'ont pas été initiés avant de partir, peut-il les laisser encore plus démunis, en souffrance : ils n'ont pas appris à manier ces codes, il n'y a personne de leur groupe ici qui puisse le faire pour eux ou avec eux, et bien souvent plus personne là-bas non plus.

Aussi est-il vraiment important, au sein de la culture d'ici, que nous assurions notre fonction de substituts parentaux, notamment en leur «présentant le monde à petite dose », selon l'expression de

D.W.Winnicott, pédiatre et psychanalyste (1969) : par petites touches, au fur et à mesure des écueils de compréhension rencontrés, s'efforcer de repérer ce qui a pu leur échapper, et leur expliquer, en partant de ce qu'ils pensent avoir compris. C'est ainsi que nous pouvons les « initier » progressivement aux codes du monde nouveau qu'ils découvrent. Car il leur faut apprendre explicitement ici les implicites dans lesquels nous baignons, afin de pouvoir s'acculturer*.

- Le co-sleeping. Dans les groupes encore fortement ancrés dans la tradition, le mode de vie est communautaire, la nuit aussi : toute la famille dort dans la même pièce, le plus souvent au sol, dans un couchage non individualisé - les Anglo-Saxons emploient le terme de co-sleeping - et le dernier enfant, garçon ou fille, dort à côté de sa mère tant qu'il est le dernier. Je cite Enaiat, un jeune Hazara de 11 ans. Il cherche sa mère lorsqu'il se réveille, et écrit (Geda 2011 p.12)) : « Le matin, en me réveillant, j'ai tendu le bras pour chasser le sommeil, j'ai tâté à droite pour me rassurer dans la chaleur du corps de maman. Mais sous ma main je n'ai trouvé que le drap de coton blanc. Je l'ai tiré à moi. Je me suis retourné, les yeux grands ouverts. Elle n'était ni sur le matelas, ni dans la pièce où nous avions dormi, encore chaude des corps qui se retournaient dans la pénombre ».

Un peu plus loin, en Iran, lorsqu'il est séparé de son camarade d'exil, p. 75 : « L'absence de quelqu'un se remarque à des petites choses. L'absence de Soufi, je la remarquais surtout la nuit, quand je me retournais dans mon sommeil, quand mes mains ne le trouvaient pas sur le tapis à côté de moi ».

Ici, le jeune doit dormir seul dans son lit, et ce peut ne pas être simple. Tout seul, dans un lit individuel, sur pieds de surcroît, il peut ressentir une grande souffrance de solitude doublée d'insécurité (peur de tomber de ce lit étroit et surélevé), qui se traduit souvent par des maux du corps, par des troubles du sommeil persistants. Il arrive qu'un jeune s'obstine à dormir par terre dans sa chambre, ou veuille se coucher près de quelqu'un d'autre ; avant de penser à un phénomène pathologique, prenons le temps de vérifier qu'il ne s'agit pas d'une adaptation culturelle difficile, qui demande explicitation et temps.

* l'acculturation est le processus par lequel on assimile une culture étrangère à la sienne.

- **La mère.** Dans les sociétés fortement patriarcales, la mère, qui est totalement soumise à l'autorité de son mari, ou de son fils aîné si le père n'est plus là, a dans le même temps un rôle affectif très fort, primordial, au sein de la famille. Un « ancien » d'Asie du Sud qui vit ici depuis longtemps explique en se référant au Coran que pour l'enfant, « la mère c'est $\frac{3}{4}$ et le père, $\frac{1}{4}$ ». L'enfant est élevé, et demeure toute sa vie, dans une profonde dépendance affective à sa mère. Ceci explique que plus d'un jeune, semblant très autonome et avoir intégré les modèles européens, puisse exprimer une profonde souffrance d'être séparé de sa mère, qu'il puisse être en lien téléphonique très fréquent avec elle et lui demander son avis sur tout –même si elle n'a le plus souvent pas les représentations qui lui permettraient d'être de conseil avisé - et ce, même longtemps après son arrivée. Je me rappelle un jeune Afghan, devenu styliste, d'allure plus que « branchée », et qui, à presque 18 ans, pleurait dans mon bureau, lorsqu'il avait le blues, de ne plus dormir dans les bras de sa mère, de ne plus avoir son avis, ses conseils, plus de deux années après son arrivée ici... Il était le dernier de la fratrie mais le premier fils, chéri de toute la famille, adulé par sa mère ; la loi de la vengeance (voir plus loin) avait imposé l'exil pour qu'il y échappe.

- **L'alliance par le mariage.** Aussi bien en Asie, au Moyen Orient qu'en Afrique, la polygamie demeure la référence officielle dans beaucoup de sociétés musulmanes, alors qu'elle est interdite ici. Au-delà, les jeunes concernés peuvent nous faire découvrir par leur récit de vie deux pratiques polygamiques qui encore ont cours dans leur société, et que nous avons du mal à comprendre, tant il est vrai que pour nous aussi l'implicite doit être explicité :

. **Le lévirat** est l'obligation pour la femme veuve d'épouser un des frères de son mari défunt, donc un oncle paternel du jeune.

. **Le sororat** est l'obligation pour un homme, si sa femme décède, d'épouser une sœur cadette – non encore mariée - de sa femme, donc une tante maternelle du jeune.

Sur le plan anthropologique, ces pratiques rendent compte d'une volonté de perpétuer l'alliance, et permettent éventuellement de préserver les droits du défunt sur sa descendance.

Les jeunes peuvent être mal à l'aise pour nous parler de ces alliances lorsqu'ils se rendent compte de la différence des pratiques d'ici. Autre exemple, des jeunes Pakistanais m'ont expliqué qu'au village, on peut être fiancé quasiment dès sa naissance, et de préférence à une cousine ou un cousin, en milieu connu. La rupture de cet engagement par le jeune exilé touche à l'honneur et entraîne une rupture définitive entre les familles concernées. Seul ici, il porte une lourde responsabilité, qu'il se soumette et encore plus s'il se démet. Connaître ces différences culturelles sans porter de jugement aide à mieux se comprendre, mieux communiquer, mieux soutenir.

Dans les sociétés traditionnelles, les filles sont mariées très jeunes (souvent autour de 15 ans) mais ce peut être dès qu'elles sont pubères, et à des hommes beaucoup plus âgés qu'elles, toujours sur décision des familles. Les garçons eux aussi peuvent être mariés dès qu'ils sont pubères et toujours sur décision des familles. Et c'est le père ou l'oncle, ou en leur absence le frère aîné, qui fait les démarches en vue du mariage, jamais le jeune lui-même. Je me rappelle un jeune Afghan qui me demandait d'appeler la jeune fille dont il était amoureux ici pour lui dire que sa démarche était sérieuse...

- La grossesse, la naissance. Autre point de différence, dans la société traditionnelle, africaine notamment, la grossesse, puis la naissance, constituent (Marie Rose Moro, 2006a), un moment initiatique où la future mère est nécessairement portée par les femmes du groupe : accompagnement, préparation aux différentes étapes, interprétation des rêves etc. La migration entraîne plusieurs ruptures dans ce processus de portage et de construction de sens, et tout d'abord, la perte de l'accompagnement par le groupe, de l'étayage familial, social et culturel : au pays en effet, les co-mères encouragent et initient la future mère en la maintenant, pendant le temps autour de la naissance, dans une position de passivité-réceptivité qui n'est pas sans évoquer celle du fœtus. Alors qu'ici il faut très vite apprendre à vivre la maternité à la voie active et individuelle. On peut ainsi comprendre mieux le constat de passivité qui peut être fait chez les jeunes (futures) mamans africaines, parfois source de grande inquiétude ; une pathologie du lien peut être évoquée : alors que la référence de la jeune femme, le plus souvent implicite mais qu'une jeune maman d'Angola a pu m'expliquer, est cet état de passage soutenu, surprotégé, ce statut privilégié, qui lui manque profondément en Europe.

- **Le fils aîné.** Dans la société traditionnelle, le fils aîné devient l'homme responsable de la famille dès que le père n'est plus là pour remplir son rôle (or beaucoup de pères de jeunes que nous connaissons, d'Afghanistan ou du Pakistan en particulier, ont été tués ou ont dû se cacher pour échapper au danger de mort), et ce, même si ce fils est très jeune. Il doit alors assurer la protection de sa mère et de toute la famille, voire en assurer les revenus en travaillant - je connais plus d'un jeune qui a dû gagner la vie de la famille dès 8 ou 9 ans. En compensation, il jouit du statut privilégié de chef de famille.

Ceci me semble expliquer pourquoi un certain nombre de jeunes migrants rêvent d'aller en famille d'accueil, car ils projettent leur modèle culturel familial. Mais il est fréquent qu'après un premier temps, court, de « lune de miel », suive une période qui peut être très conflictuelle avec l'assistante familiale, éventuellement accusée de tous les torts. La rupture provient de l'incompréhension mutuelle d'implicites différents : le jeune ne retrouve pas ce statut privilégié auquel il s'attend, l'assistante familiale ne comprend pas qu'un jeune si gentil, si serviable, refuse son autorité.

- **La vengeance.** Dans les sociétés traditionnelles, l'âge n'a qu'une valeur relative, la notion de majorité n'est pas dominante, même si elle existe légalement. Un garçon demeure soumis à l'autorité absolue de son père tant que celui-ci est en vie ; il ne peut rien faire sans son autorisation. Mais à l'inverse nous l'avons vu, il peut se retrouver chef de famille très jeune s'il est l'aîné. Dans ce contexte, s'il y a faute du père, ou logique de vengeance, le fils aîné en répond aussi. La vengeance, la dette de sang, le crime d'honneur, font partie des principes séculaires qui animent les groupes culturels en Asie, peut-être encore plus fortement en Afghanistan, et chez les Pachtounes (ethnie dominante d'Afghanistan, que l'on trouve aussi au Pakistan). Qu'elle soit intestine ou qu'elle s'exerce sur d'autres ethnies ou clans, et bien qu'elle ait un rôle d'abord dissuasif, la vengeance ne fait que généraliser la violence. L'enjeu devient : tuer tous les masculins du clan ennemi - qui peut être interne à la famille élargie - pour les empêcher de se venger.

En anthropologie, la vengeance est un mode spécifique de régulation des conflits et de la violence, qui a cours lorsqu'il n'y a pas référence suffisante à une autorité centralisée. Elle consiste en

l'obligation faite à un groupe déterminé – famille, lignage, clan – d'obtenir d'une façon ou d'une autre, mais au prix de la vie, compensation pour le sang versé ou pour toute atteinte à l'intégrité ou à l'honneur d'un de ses membres. La vengeance ne frappe que les hommes. Mais des femmes, de très jeunes filles, peuvent être violentées, enlevées par le clan qui cherche vengeance, voire livrées par leur propre clan pour temporiser. Cependant seule la mort de tous les hommes du clan, ou le versement de sommes très élevées, fixées par le conseil des « barbes blanches », peuvent arrêter la vengeance. Le fils aîné n'a plus que l'exil pour y échapper, et le rêve de gagner beaucoup d'argent afin de tenter de s'acquitter de la dette.

- **L'honneur** est donc au centre des systèmes de vengeance. Et l'honneur du groupe familial est lié aussi au contrôle des femmes, comme dans les sociétés méditerranéennes. Le phénomène des crimes d'honneur a encore cours en Asie, des jeunes d'Afghanistan, du Pakistan, du Bangladesh en particulier peuvent l'évoquer. Le crime d'honneur (Bonte et Izard 1991) est un crime perpétré en réaction à un comportement perçu par la culture comme ayant apporté le déshonneur à une famille. En criminologie, les crimes d'honneur invoquent les sentiments qui sont liés à la jalousie, à l'adultère ou même à la victime d'un viol. Ils sont considérés comme relevant du domaine privé, et les auteurs sont rarement poursuivis.

La plupart des victimes, qui ne sont pas nécessairement auteurs des faits reprochés, sont des femmes. Elles peuvent être attaquées à l'acide, comme cela arrive encore au Bangladesh, en Inde ou au Pakistan, ou tuées de façon préméditée. Ces crimes sont typiquement le fait de membres de la communauté, le plus souvent de la famille même de la victime, car le contrôle incombe aux hommes, père, frère, époux. Gilles Dorronsoro, professeur de sciences politiques écrit (2002) qu'une simple rumeur d'inconduite peut pousser un mari à tuer sa femme ou sa fille pour rétablir son honneur, c'est-à-dire son crédit social, surtout dans les villages des régions rurales. Le recours aux crimes d'honneur dépend du consensus social lié aux libertés des femmes, écrivent Bonte et Izard (1999). Je connais au moins deux jeunes Afghans qui ont pu me dire être partis parce qu'ils n'ont pas pu sauver sa sœur pour l'un, sa mère pour l'autre.

- Pour en revenir à l'**âge** : les provinces d'Afghanistan notamment vivent encore à ce jour sous le mode d'organisation sociale de la loi coutumière, orale; les naissances, qui ont encore souvent lieu à la maison, sont rarement enregistrées depuis le départ des soviétiques en 1992. De plus les talibans ont tout détruit en 1996, l'Etat Civil en particulier. En Iran, les familles afghanes immigrées sont le plus souvent sans statut légal, aussi les naissances ne sont-elles pas enregistrées. Les jeunes qui travaillent en Iran sur leur parcours d'exil n'ont pas besoin de papiers, on les exploite sans les déclarer. C'est souvent arrivés en Europe qu'ils découvrent la nécessité de posséder une pièce d'identité, en même temps que la notion de minorité/majorité, qui devient « under age » ou « over age », l'enjeu étant d'être « under age » pour ceux qui veulent bénéficier de la protection de l'ASE.

Le document d'identité qui atteste de l'âge, la « tazkera », à demander au pays, est établie le plus souvent par des personnes peu lettrées, d'où sa valeur relative. D'autant plus que beaucoup de jeunes – et leur famille - ne savent leur âge que de façon approximative et ne peuvent pas faire état d'une date de naissance précise – souvenons-nous que de surcroît, l'année, son début, et les mois de l'année de leur calendrier, diffèrent du nôtre. Ainsi comprend-on mieux que dans la société traditionnelle, l'anniversaire n'est pas l'objet d'une attention particulière comme c'est le cas pour nous, ce repère précis n'existe pas beaucoup.

- Ce qui est vrai de l'Afghanistan l'est aussi en général pour la vie communautaire d'Asie du Sud, et au Bangladesh en particulier, je me réfère à Taslima Nasreen, écrivaine bangladaise qui a fait le récit de son enfance et de sa vie (2003). Le premier chapitre de son deuxième livre autobiographique est intitulé « questions d'âge ». Elle écrit (p.8/10) : « Maman ne se tourmente nullement pour l'âge, moi, si (...) » « Tu es née au mois de rabiul awal. J'ai oublié l'année », lui répond sa mère. Et sa grand-mère : « Félu est né au mois de shrabon. C'est cette année-là que tu es née, au mois de kartik ». Mais quelle année ? « Qui s'en souviendrait ? Des tas d'enfants naissent tous les ans dans cette famille (la leur). S'il n'y en avait qu'un ou deux, on remarquerait l'année ». Taslima ne renonce pas, d'autant qu'elle se voit changer d'âge du jour au lendemain pour pouvoir être inscrite au brevet d'études secondaires : « Lors de mon entrée à l'école de Vidyamoyi, j'avais demandé mon âge à Maman. Elle avait répondu : sept ans. Quand j'étais passée dans la classe supérieure, je l'avais de nouveau

interrogée, et j'avais eu droit à la même réponse : sept ans. Mais comment, sept ? Ce devrait être huit ! Maman m'avait toisée avec un léger mouvement de tête qui semblait signifier non, avant de rétorquer : « huit ans, ce serait trop, c'est sept ! » L'année suivante, elle m'avait dit onze ans. Pourquoi onze ans ? Parce que je donnais l'impression de les avoir, voilà pourquoi. Parce que, chaque jour, je grandissais comme une asperge et qu'à son idée je devais avoir au moins onze ans. Convaincue que je n'obtiendrais rien de Maman, j'avais quand même conservé un espoir du côté de Papa. Je le croyais parce que, chez nous, c'était lui le plus instruit et le plus intelligent, parce qu'il avait étudié plus que tout le monde, parce qu'il était un puits de science, le maître de cette maison (il était médecin et professeur universitaire). Que Papa ne sache pas mon âge, c'était inconcevable. Pourtant il était clair que ce père là non plus n'avait pas gardé le compte de mes années ».

- En ce qui concerne les jeunes Africains, dans la vie rurale communautaire, c'est la classe d'âge qui prime encore, liée à l'initiation, qui ne se fait plus chaque année ; aussi l'âge n'est-il pas toujours très précis, et n'a-t-il qu'une valeur relative, la notion de classe d'âge étant prédominante. Quant aux grandes métropoles, leurs pourtours surpeuplés, mouvants, sont peu organisés encore.

Ces différents éléments permettent de comprendre que l'âge puisse être une donnée variable pour certains jeunes migrants. Alors que nous, de France, vivons dans la culture des Codes Napoléon, qui gèrent chaque étape de notre organisation sociale : L'identité et l'âge sont établis très précisément dès la naissance par l'Etat Civil, ils font partie de la « définition sociale » de chacun de nous. Sans document légal d'identité, aucune démarche n'est possible en France. Et la falsification est un délit dont la sanction est codée.

- **Le Droit.** Nous entrons ici dans le domaine de la loi. En anthropologie (Bonte et Izard 1991), le droit est envisagé dans sa dimension d'instance explicative de l'évolution sociale. Le passage de la coutume, prescrite par ceux qui ont le statut de l'énoncer dans la vie communautaire, au contrat, modalité de l'alliance dans la société moderne, est l'indice d'une émancipation de l'individu. Dans la communauté, la règle qui s'impose aux membres est celle qui est prononcée par le conseil des anciens

selon **la coutume** (par exemple le montant de la dette à régler pour arrêter la vengeance, ou la mesure à prendre lorsqu'un membre du groupe a transgressé).

Alors que nous, de France, sommes dans le droit **du contrat social**, base de notre organisation sociétale, avec ses codes juridiques et ses instances spécialisées pour les appliquer en fonction de chaque individu concerné.

Nous devons avoir en tête cette conception différente de la loi et de son application, selon la culture d'origine, sinon nous ne pourrions pas comprendre les références du jeune, ni lui faire entendre que les nôtres sont différentes, et que nous n'avons pas le pouvoir de les changer. Je pense à un jeune Guinéen qui s'était présenté comme mineur de 17 ans et qui avait été expertisé majeur. Après avoir épuisé tous les recours proposés par les associations, et ses documents d'identité ayant été expertisés faux, il finit par reconnaître qu'il va avoir 19 ans, mais demande instamment qu'on l'admette tout de même, puisque d'une part il est venu pour permettre à sa mère gravement malade de se soigner, et que d'autre part il a reconnu la vérité ...

La prise de conscience de toute cette relativité culturelle aide à ne pas entrer dans une logique dualiste, qui considère le MIE soit comme victime soit comme imposteur, catégorisations qui nous empêchent d'accéder à l'individu et de travailler avec lui sa problématique dans ses dimensions individuelle et culturelle.

- **La nomination.** J'ajoute ici un mot concernant la nomination des jeunes migrants : dans leur groupe traditionnel, ils sont identifiés comme « fils de » et portent en général le nom de leur grand-père et celui de leur père ou de leur oncle maternel, selon que l'organisation est patri- ou matrilinéaire. Parfois, un garçon se voit attribuer un nom différent de celui de sa fratrie, celui d'un autre de la parenté, pour qu'une lignée ne s'éteigne pas. Arrivés en Europe, il faut que l'un de ces deux noms soit leur patronyme, et l'autre leur prénom, ce qui explique aussi certaines variations.

Par ailleurs, en général, dans les groupes de culture chrétienne, le jeune porte un prénom du calendrier chrétien, de la bible (Dorcus, Shadrac), ou occidental avec parfois beaucoup de créativité (Junior, Giscard, Fiston, Russel...). Dans les groupes de culture islamique, le prénom est en général musulman.

- La relation duelle. Un autre point d'importance est à souligner : dans la société communautaire traditionnelle, la relation duelle ne va pas de soi. Elle peut être interdite, vécue comme inquiétante, intrusive, dangereuse. Elle est bannie entre un jeune homme et une jeune fille. Alors que pour nous, la relation à deux est la plus rassurante, elle est notre modèle dominant. Là aussi les implicites sont très différents, il faut en prendre conscience. Un jeune étranger qui arrive d'une vie communautaire sera certainement plus communicatif si on ne le reçoit pas en tête-à-tête, surtout dans les premiers temps.

C'est en ce sens aussi que la présence de l'interprète n'est pas une gêne mais souvent une aide (il vaut mieux cependant éviter le recours à un interprète homme pour une jeune fille, elle ne pourra pas s'exprimer spontanément, et encore moins pour aborder des choses de l'intimité).

- L'approche psychothérapique groupale. Au-delà du recours à l'interprète ou à un tiers pour faciliter l'échange, les approches thérapeutiques en petit groupe, loin de bloquer la relation, comme l'écran de notre culture nous le ferait penser spontanément, peuvent être très soutenantes pour celui qui a grandi dans sa communauté : c'est au sein du groupe, qui sert de témoin, que circulent la parole, la confiance, les valeurs.

Il faut cependant se garder de généraliser : celui qui a dû vivre dans la rue livré à lui-même et à sa bande, en guerre permanente avec les bandes rivales, toujours sur la défensive pour assurer sa survie, se sentira en grande insécurité dans un groupe, aussi réduit, contenant, bienveillant soit-il. Il faut veiller à bien personnaliser les approches, aménager les dispositifs en fonction de chaque situation et de son évolution.

- Les soins psychiques. Poursuivons avec cette notion de soins : En anthropologie, lorsqu'il y a un dysfonctionnement chez une personne, c'est la culture du groupe d'appartenance qui donne sens au symptôme, et par là-même rassure et protège ses individus. Dans les cultures en mutation, le modèle d'explication est souvent religieux, le sens et la guérison seront alors cherchés dans ce champ. Mais tant que la culture garde son ancrage communautaire, traditionnel, le mécanisme d'attribution de sens demeure la projection : ça vient de l'extérieur, et le sujet atteint n'est pas nécessairement celui qui était

visé, un enfant peut être la cible pour toucher un parent, par exemple. Aussi la recherche de résolution en thérapie traditionnelle est-elle groupale, et projective ; le problème est identifié par le thérapeute traditionnel, qui est nécessairement connu et reconnu par la communauté ; c'est lui qui désignera la personne source du dysfonctionnement, donnera le sens et prescrira les rituels à mettre en place pour retrouver l'équilibre. Et cela fonctionne, car telle est la référence commune au groupe et au traditionnel.

Cette référence, c'est **la sorcellerie** : le fait de jeter un ou des sort(s). Dans son usage anthropologique (Bonte et Izard 1991), « sorcellerie » désigne avant tout les effets néfastes d'un rite ou d'un sorcier, être humain en apparence semblable aux autres mais secrètement doté de pouvoirs extrahumains, parfois à son insu. La nature et l'activité des sorciers échappant à la perception ordinaire, ses victimes doivent recourir à la pratique divinatoire d'un contre-sorcier. Celui-ci est pourvu de techniques, de dons de voyance lui permettant de démasquer le coupable et d'indiquer la parade.

A noter que cette approche n'est pas si éloignée de celle de notre culture occidentale rurale, traditionnelle : une anthropologue et psychanalyste française, Jeanne Favret-Saada (1977), a mené une étude approfondie sur la sorcellerie et le « désorcèlement » comme thérapie dans le Bocage du Nord-Ouest de la France, entre 1969 et 1972 ; ce n'est ni très loin, ni très ancien...

Cette approche communautaire traditionnelle diffère radicalement des conceptions que la psychologie dynamique a apportées au mode de vie sociétal, centré sur l'individu, selon lequel le dysfonctionnement est à rechercher à l'intérieur de la personne en souffrance. Le thérapeute quant à lui doit être extérieur au cercle proche de la personne concernée. Et cela fonctionne aussi, pour les ressortissants des cultures sociétales.

C'est Tobie Nathan (2001) qui a insisté sur le fait que le soignant est indissociable de ses références culturelles, qu'elles soient traditionnelles ou plus contemporaines ; c'est parce qu'il a un cadre de référence auquel il s'affilie, qui l'habite, qu'il a une efficacité thérapeutique.

Pour en revenir aux jeunes migrants que nous accueillons, bien qu'ils n'en soient pas conscients, c'est avec leur dictionnaire culturel implicite qu'ils fonctionnent, surtout au début, pas avec le nôtre. Ceci peut expliquer certaines impasses dans les tentatives de mise en place de soins en

CMP ou autres structures lorsqu'elles ne sont pas ouvertes à une approche psychique à double entrée, complémentariste, culturelle et psycho-dynamique.

- **Les drogues.** Je voudrais aborder un autre point sensible, sur un tout autre plan : en Afghanistan, pays où la base de l'organisation et du pouvoir demeure très locale, l'autorité est exercée par les commandants, qui ont repris en partie les fonctions des anciens notables; ils font la loi, ils sont les chefs des terres, du social, des armes, et de l'économie. Celle du pavot en particulier, qu'ils font cultiver de façon extensive pour produire l'opium puis la morphine et l'héroïne, et ainsi financer les guerres intestines. Aussi, au-delà de son usage traditionnel en médecine pour soigner, mais aussi pour s'évader du difficile de la vie, le pavot est-il devenu un produit de grande circulation.

Le haschisch est lui aussi cultivé, et consommé de façon usuelle, également comme médicament traditionnel. Ces deux données permettent de comprendre que la drogue puisse faire partie de la vie des jeunes Afghans, et qu'au long du voyage, le recours aux stupéfiants, ou aux produits de substitution (souvent le Subutex acheté au marché noir, consommé en le fumant) pour s'évader de la réalité difficile, soit fréquent. Peu le disent ou même en sont conscients, mais beaucoup souffrent de dépendance dans leur corps, pour longtemps, dépendance qui peut se reporter sur l'alcool, plus facile à se procurer ici.

- Cette dépendance est souvent très forte aussi chez les jeunes provenant du Maghreb, où la consommation de haschisch faisait partie de l'habitus culturel communautaire. Même si son usage est maintenant strictement interdit et réprimé, surtout en zone urbaine, le haschich et autres produits de drogue ainsi que les médicaments psychotropes sont très recherchés au Maghreb par les jeunes, pour échapper au mal-être familial, social, pour s'agréger aux pairs, aux bandes de la rue, pour arriver à résister, à survivre. La majorité des jeunes Algériens, Marocains, Tunisiens, ont la plupart du temps erré et « zoné » dans les grandes villes, les grands ports, avant d'arriver à s'embarquer pour l'Europe. La vie dans la rue au pays est périlleuse, violente, traumatique, c'est la loi de la jungle, et le recours aux stupéfiants, ainsi qu'aux psychotropes (notamment Rivotril, Valium qui sont des benzodiazépines

ou Artane, médicament antiparkinsonien) permet de résister, de se sentir plus fort, de survivre, en consommant, mais aussi en « dealant ».

Arrivés en Europe, ils se retrouvent souvent dans des situations tout autant traumatiques, même s'ils n'en parlent pas, sous l'emprise de bandes qui les droguent, les maltraitent et les exploitent rudement, pour toutes sortes de trafics, celui des stupéfiants en particulier. Il est question sans doute aussi de phénomènes d'identification à des aînés qui renvoient une image de pouvoir, d'opulence (vêture, voiture, pouvoir d'achat...). Pour ces derniers, pousser les « nouveaux » à consommer les rend mieux dépendants.

Les référents socio-éducatifs sont souvent très sensibles à l'intensité de la détresse affective de ces jeunes, et font de leur mieux pour les aider, les protéger des violences, des souffrances qui suintent d'eux, même si les jeunes n'en parlent pas, même s'ils sont agressifs aussi pour se protéger d'une relation qui pourrait les mettre en position de vulnérabilité.

L'ampleur du phénomène d'addiction aux produits, aux trafics, aux dealers, à la bande qui les contrôle, aux modes de vie déshumanisants de la rue, peut rendre ces jeunes, en état de précarité à tous les niveaux, hermétiques à toute forme d'aide, sinon matérielle. C'est en effet souvent la seule demande qu'ils peuvent encore adresser, avec insistance, parfois véhémence, et le référent en arrive fréquemment à un sentiment d'impuissance, voire de lassitude, qui peut l'accabler.

Aider ces jeunes à prendre conscience puis à s'efforcer de sortir de ces dépendances ne peut se faire en travaillant seul. Il faut : 1) une prise en charge éducative soutenue, bienveillante tout autant que contenante, pointue, serrée, comme un soutien, un filet de sécurité rapproché, dans les espaces où ils vivent, permettant peu à peu peut-être 2) qu'ils acceptent des soins spécifiques pour se « dépendre », pour se retrouver. Ces deux modes de prise en charge, qui ne peuvent aller l'un sans l'autre, demandent beaucoup de temps, de continuité. Des équipes spécialisées existent, des dispositifs, des associations assurent un soutien concret au quotidien. Il faut s'adresser à eux, leur déléguer ce mode de suivi spécialisé, sous peine de laisser le jeune s'enfoncer encore plus dans les tenailles qui l'emprisonnent. Quant aux référents, ils risquent de se perdre, ou de craquer.

J'ajoute que les mots ont une grande importance pour les jeunes dont il est question : s'ils acceptent de se reconnaître en danger de délinquance, de dépendance, ils ne se reconnaissent pas du

tout « toxico » et s'insurgent. L'usage de ce mot a mis fin à plus d'une prise en charge, sans plus d'explication, de communication possible. « Les toxicos, c'est pas nous, c'est les vieux avec des chiens » m'a dit un jeune. Vieux ? « Ceux qui ont 30 ans, comme ça »...

- **Les animaux domestiques.** Beaucoup d'autres différences existent entre nos implicites culturels, j'en oublie à coup sûr, mais je voudrais encore en souligner une : dans la culture traditionnelle, les animaux domestiques n'entrent pas dans la maison. Ceci permet de comprendre les réactions de rejet, de peur, de refus, de colère, voire les accusations fortes que peut porter un jeune étranger lorsqu'il découvre un animal, un chien notamment, à l'intérieur de la maison qui l'accueille.

Je pense à plusieurs jeunes Bangladais qui, les uns après les autres, confiés à un lieu de vie qui était une ferme équestre, n'ont pu y rester, certainement influencés par des compatriotes qu'ils rencontraient dans la ville de leur centre de formation. Le problème, qu'il a fallu repérer, était la cohabitation sous un même toit – mais dans des lieux très différenciés, comme dans les fermes traditionnelles françaises - des hommes et d'animaux, des chevaux en l'occurrence, qui dormaient dans l'écurie mitoyenne. Isam Idris, psychologue clinicien et anthropologue des religions, que j'ai interrogé, m'a appris que la jurisprudence commune à toutes les branches de l'Islam fixe que 11 mètres minimum doivent séparer l'habitat de l'homme de celui des animaux. L'humain est souillé, voire mis en danger, surtout dans le monde de la nuit, par la proximité des animaux qui est « haram » (illicite), pour le Coran.

De tels implicites si différents, qui s'expriment par des réactions qui peuvent mener jusqu'à la rupture du projet du jeune, doivent être repérés, travaillés, mis en mots. Il se peut que le jeune n'ose même pas exprimer son conflit intérieur, muselé par des sentiments de honte, de déshonneur, de souillure; il portera peut-être alors d'autres graves accusations pour tenter d'échapper à ce qui représente pour lui une discrimination mais surtout une menace de malédiction, indicible. En cas de blocage, proposer au jeune la médiation d'un imâm peut aider, permettre de comprendre, de sortir de l'impasse.

Pour terminer ce chapitre et toujours à propos des animaux domestiques, je reviens sur notre culture d'ici : nous ne pouvons manquer de remarquer que, si nous parlons du chien, « meilleur ami de

l'homme », nous évoquons aussi une « chienne de vie » ou un « temps de chien », démonstration de ce « capital commun symbolique » à la disposition de toutes les cultures... J'ajoute une observation de C. Lévi-Strauss, qui finira de nous convaincre à quel point la relativité culturelle doit être au cœur de notre démarche de pensée, si nous voulons nous comprendre transculturellement : Ici, nous ne traitons pas les chiens comme du bétail, tandis que les pasteurs africains traitent le bétail comme nous traitons les chiens...

II - le passage vers l'Europe – La notion de traumatisme.

LE VOYAGE D'EXIL

Qu'il prenne quelques mois, voire années, ou quelques heures, ce voyage n'est pas une partie de plaisir, à la différence des voyages auxquels nous rêvons ou que nous organisons. On ne s'exile jamais de son pays par gaîté de cœur. Et cela a des effets sur le plan psychique, encore plus chez des êtres en construction. Je vais explorer les différents trajets, en commençant par la voie terre/mer, la plus chargée en traumatismes cumulatifs.

- **Les jeunes Afghans** passent d'Afghanistan, via le Pakistan éventuellement, en Iran, où ils travaillent, exploités dès un très jeune âge, considérés comme des sous-humains, surtout les Hazaras.

Gilles Dorronsoro (2002) écrit que les dernières mises en vente d'esclaves Hazaras sur les marchés de Kaboul remontent seulement au début du 20^e siècle. Les Hazaras, tout en bas de la hiérarchie sociale, souvent méprisés, assurent traditionnellement les tâches peu valorisées.

Wali, un jeune Tadjik d'Afghanistan qui a écrit son voyage aidé par ceux qui l'ont accueilli, « De Kaboul à Calais », dit quant à lui à propos de l'Iran (W. Mohamadi, 2009 p. 34): « Je garde un détestable souvenir de cette période. Le racisme est incessant, omniprésent. Par chance j'ai une tête passe-partout et les Iraniens ne devinent pas facilement mon origine afghane (...). Si j'avais eu les yeux en amande tel un Hazara, cette ethnie méprisée en Afghanistan et en Iran, ma vie serait devenue autrement plus infernale. A Téhéran, un Hazara est obligé de donner son siège dans le bus, comme autrefois un Noir dans les Etats américains du Sud ».

En Iran donc, les migrants Afghans, adultes ou enfants, afin de gagner l'argent de leur passage, travaillent, sans être déclarés, souvent logés sur les chantiers mêmes, exploités, maltraités, discriminés, pourchassés violemment par la police iranienne, qui les refoule (« déporte », disent les jeunes) en Afghanistan, d'où ils sont aussitôt ramenés en Iran, moyennant finances, par les trafiquants qui les attendent à la frontière. A noter que les passeurs s'adaptent à la pauvreté, ils acceptent d'être payés après le passage en Iran : ils perçoivent directement les revenus du travail de leurs « clients »,

jusqu'à ce que la dette soit remboursée. Il peut y avoir plusieurs allers et retours de cet ordre, très éprouvants ; je cite Enaiat, un jeune Hazara qui raconte, aidé par son éducateur, son passage jusqu'en Italie (F. Geda, 2011 p. 79-80) : «En Iran, quand on t'expulse, c'est toi qui dois payer ton retour. L'Etat ne débourse pas un centime. S'ils t'arrêtent en groupe, comme ça nous est arrivé ce jour-là, tu as de la chance parce que la police en libère un pour qu'il aille chercher l'argent pour payer le retour de tous. Mais si on t'arrête tout seul, et que tu ne peux pas payer ton voyage jusqu'à la frontière, tu es vraiment mal, parce que tu te retrouves en centre de détention provisoire, et tu dois gagner l'argent de ton expulsion en travaillant comme un esclave pour le centre et les policiers. Ce jour-là nous avons payé (...). Au camp ils nous ont rasé la tête (...). Ensuite, ils nous ont fait monter dans des camions (...). A un certain moment, ils nous ont hurlé de descendre, qu'on était arrivés : Harat, Afghanistan. L'endroit le plus proche de la frontière iranienne est rempli de trafiquants qui attendent les expulsés. Le policier a à peine eu le temps de te frapper que déjà ils te prennent en main et te ramènent en Iran. Si tu n'as pas d'argent sur toi, tu peux les payer plus tard ».

Pour la deuxième étape, franchir la frontière entre l'Iran et la Turquie, les migrants doivent faire appel à d'autres passeurs qui ne les traitent pas mieux : c'est soit cachés, entassés dans un double-fond sous les chargements des camions - mais c'est plus cher- soit pour la majorité de ceux que j'ai rencontrés, à pied, qu'ils traversent de très hautes montagnes, dans un froid qui peut tuer, au rythme « marche ou crève », la consigne étant d'abandonner ceux qui tombent ; j'emprunte de nouveau au récit d'Enaiat car les jeunes disent qu'il décrit bien le passage d'Iran en Turquie (F. Geda, 2011 p.102 et suivantes) : «Il faisait sombre quand nous sommes arrivés à Salmas, la dernière ville d'Iran, la plus proche des montagnes. Nous sommes entrés dans une petite maison, une sorte de point de ralliement pour les clandestins qui voulaient franchir les montagnes. Un petit groupe se trouvait déjà là, et peu après un autre est arrivé.

« Le soir du deuxième jour, au coucher du soleil, ils nous ont dit de nous préparer (...). Quand nous avons enfin eu l'occasion de nous compter pendant une brève pause en pleine nuit, nous étions soixante-dix-sept. Ils nous ont séparés par ethnies. En plus de nous, les Afghans, qui étions les plus jeunes, il y avait des Kurdes, des Pakistanais, des Irakiens et quelques Bengalis. Nous, les Afghans, étions les plus jeunes et les mieux habitués aux pierres et à l'altitude. Au soleil qui te brûle et à la

neige qui te gèle. Mais cette montagne n'en finissait pas, un vrai labyrinthe. La cime était toujours là, mais elle ne s'approchait jamais.

« Un matin tôt – il faisait sombre et nous escaladions la roche en nous accrochant avec les mains et les genoux – un garçon bengali a eu un problème, je ne sais pas quoi, peut-être de respiration, ou bien au cœur. Il a glissé sur plusieurs mètres dans la neige. Nous avons commencé à hurler que quelqu'un allait mourir ; qu'il fallait s'arrêter pour l'aider, l'attendre, mais les trafiquants (ils étaient cinq) ont tiré en l'air avec leur Kalachnikov. Ceux qui ne reprennent pas immédiatement la marche restent ici pour toujours, ont-ils dit. Nous avons essayé de l'aider, le jeune Bengali, de le soutenir par les bras, sous les aisselles, de le faire marcher, mais c'en était trop : il était trop lourd, nous étions trop fatigués, trop tout. Impossible. Nous l'avons abandonné. Quand nous avons disparu derrière un virage, j'ai entendu sa voix, encore un instant. Puis plus rien. Le vent l'a engloutie.

« Le quinzième jour, un Kurde et un Pakistanais se sont battus à coups de couteau, je ne sais pas pourquoi, peut-être à cause de la nourriture, peut-être sans raison. Le Kurde a eu le dessous. Nous l'avons abandonné, lui aussi.

« Le dix-huitième jour, j'ai vu des gens assis. Je les ai aperçus de loin, je n'ai pas compris pourquoi ils s'étaient arrêtés. Le vent tranchait comme un rasoir. Soudain, derrière un virage en épingle à cheveux, je me suis retrouvé face à ces gens assis. Assis pour toujours. Congelés. Morts. Va savoir depuis combien de temps ils étaient là. Tout le monde les a dépassés en silence. J'ai volé ses chaussures à l'un d'entre eux parce que les miennes étaient fichues, mes doigts de pied devenaient violets, je ne sentais plus rien, même quand je me cognais contre une pierre. Je lui ai retiré ses chaussures, je les ai essayées. Elles m'allaient bien. Elles étaient beaucoup mieux que les miennes. J'ai fait un signe de la main pour le remercier. Parfois, je rêve de lui (...).

« Le vingt-sixième jour, fini la montagne, nous étions arrivés au sommet, au point d'échange entre Turcs et Iraniens. A ce moment-là, nous nous sommes recomptés. Il manquait douze personnes. Douze sur un groupe de soixante-dix-sept étaient morts en chemin. Surtout des Bengalis et des Pakistanais. Disparus en silence, sans même que je m'en aperçoive. Nous nous sommes regardés comme si nous ne nous étions jamais vus, comme si ce n'était pas nous qui avions marché. Nous avions le visage usé, rougi. Des rides aussi profondes que des entailles. Nos gerçures saignaient.

« Au bout de deux jours nous sommes arrivés à Van. Avant l'aube ils nous ont fait monter dans un camion pour nous emmener un peu plus loin, dans une espèce d'énorme écurie. Nous sommes restés là enfermés pendant quatre jours. Une nuit les Turcs nous ont dit de ramasser nos affaires et de nous dépêcher. Ils nous ont regroupés par ethnies contre le mur ; ils nous faisaient sortir par petits groupes. Ils nous ont entassés dans le double-fond d'un camion plein de pierres, nous tous, cinquante et quelque.

« Ça a duré trois jours. Nous ne sommes jamais sortis. Ils n'ont jamais ouvert. A la fin ils nous ont fait rouler à terre parce que personne n'arrivait à bouger le petit doigt. Nous avions la circulation coupée, les pieds gonflés, le cou bloqué, le moindre geste provoquait une douleur terrible. On m'a poussé dans un coin où je suis resté recroquevillé pendant un long moment. Je n'étais qu'un tas de chair. Peu à peu mes yeux se sont habitués, j'ai vu où je me trouvais. Dans un garage souterrain, avec des centaines et des centaines de personnes. Il devait s'agir d'un centre de tri pour clandestins, ou quelque chose d'approchant : une caverne dans le ventre d'Istanbul. Quand j'ai enfin réussi à bouger et à respirer, j'ai cherché un endroit pour me libérer de toute l'urine que je n'avais pas pu évacuer pendant le voyage, que j'avais retenue pendant trois jours. Là, une douleur violente m'a secoué les jambes et le ventre, à tel point que j'ai cru m'évanouir. J'ai pissé du sang pendant plusieurs semaines ».

Une fois en Turquie, racontent les jeunes, il faut gagner le port d'Izmir sur les côtes de la mer Egée. De là et de nuit, le passeur vous montre un phare au large et vous vend un canot pneumatique (à rames le plus souvent, ou à moteur, en fonction des moyens) pour traverser la mer, en général jusqu'à l'île grecque de Mytilène, qui se trouve à une centaine de km d'Izmir (le passage au départ de la côte en face de l'île est devenu très dangereux car extrêmement pourchassé). J'emprunte encore au récit d'Enaiat, qui s'embarque avec quatre jeunes compatriotes (F. Geda, 2011 p. 124 : « Deux heures après le coucher du soleil, nous nous sommes approchés des rochers, nous avons gonflé le canot et l'avons mis à l'eau. Nous avons retiré nos vêtements et sommes restés en slip (nous avons emballé nos vêtements et le reste dans des sacs en plastique pour éviter que l'eau rentre). Nous avons pris les rames et nous avons commencé à donner de grands coups dans l'eau, comme si nous voulions la frapper. Une chose était sûre, nous ne savions pas ramer. Nous ramions tous du même côté : à droite, le canot

tournait vers la droite, à gauche, le canot tournait vers la gauche. A force de tourner et tourner, nous nous sommes écrasés contre les rochers.

« Nous avons réussi à retourner à terre, nous sommes repartis. Peu à peu, le courant, le vent et les vagues nous rejetaient vers la côte turque, ou du moins nous le croyions. Il y avait un phare sur la côte, c'était notre point de repère. Mais à un moment nous l'avons perdu de vue, les vagues étaient tellement hautes qu'elles le cachaient. Liaqat n'a pas réussi à tenir. J'ai senti ses doigts glisser contre mon épaule. Il n'a pas crié, il n'a pas eu le temps (...). Nous avons continué à ramer en criant le nom de Liaqat. Rien. L'obscurité avait avalé Liaqat ».

J'ai extrait ces longs passages du récit du jeune Enaiat, parce qu'ils aident à se représenter ce qu'est le passage vers l'Europe, à comprendre qu'il ne laisse jamais indemne. Les situations traumatiques sont omniprésentes, qui obligent à se « blinder » pour pouvoir continuer. Je n'ai pas connaissance d'un état des pertes humaines sur ce passage, mais je sais peu de jeunes qui n'évoquent un ou plusieurs compagnons emportés par la mer. Il faut préciser que la plupart ne savent pas nager, et découvrent la mer pour la première fois.

Ceux qui réussissent à passer en Grèce crèvent leur canot à l'arrivée, pour ne pas risquer d'être refoulés vers la mer selon les règlements internationaux, puis « se rendent » aux autorités grecques - c'est leur expression à l'arrivée dans chaque nouveau pays. Après un temps de rétention plus ou moins long dans des conditions qui continuent d'être rudes, ils reçoivent un sauf-conduit d'un mois au terme duquel ils doivent avoir quitté le territoire grec. Pendant ce laps de temps, ils essaient de gagner de l'argent pour la suite du voyage, et trouvent à s'employer, en général dans les travaux agricoles les plus pénibles.

Puis ils se rendent le plus souvent au port de Patras pour tenter de se cacher dans ou sous un des nombreux camions qui prennent le bateau pour l'Italie. Il faut de nombreuses tentatives, risquées car le phénomène est très surveillé (les jeunes racontent, encore très éprouvés, comment ils ont été frappés par la police grecque, comment ils ont vu des proches être écrasés entre deux camions, ou en décrochant de sous un camion, ou jetés du camion, d'autres asphyxiés dans des conteneurs). Je cite à nouveau Wali, le jeune Tadjik (W. Mohammadi 2009, p.121) : « Les camions sont devenus notre obsession. Nous en rêvons la nuit, nous les pistons, nous leur prêtons des pouvoirs magiques, notre vie

semble devoir en dépendre. Il y a de quoi devenir dingue, comme si ces énormes bahuts possédaient sur nous un pouvoir de vie et de mort (...). Les camions sont nos convoyeurs vers la vie occidentale espérée, ou vers la mort anonyme (...). Dans un camion, tu es en transit vers un sort inconnu. Tu dois retenir ton souffle à chaque arrêt, songer aux chiens renifleurs, te préparer psychologiquement à l'instant fatidique où le camion passe au détecteur de respiration humaine.

« Dès que l'on s'asseyait pour boire le thé, au campement de Patras, les plus anciens, les vétérans de l'échec, évoquaient ces histoires, les mille anecdotes. Ceux qui vivaient sous ces tentes depuis des semaines voyaient parfois des têtes connues de retour : refoulées, dépitées, mais décidées à retenter le passage. Et quand on ne voyait plus un gars, on savait qu'il avait réussi à passer ».

S'ils ont effectivement réussi à passer en Italie, ils continuent le voyage en se cachant dans un train pour « Cannes-Nice », qu'ils prononcent « Canice », j'ai mis du temps à comprendre), puis Paris. Il faut savoir qu'il y a au moins 5 000 km depuis la frontière irano-afghane jusqu'en France, et que peu de jeunes mettent moins de six mois, parfois jusqu'à plusieurs années, pour faire ce voyage, en survie, avec des moments qui confrontent à la mort, et qui semblent sans fin... Et cependant, écrit Enaiat, le jeune Hazara (F Geda 2011 p.83) : « Un jour j'ai lu que le choix d'émigrer naît du besoin de respirer. C'est vrai. L'espoir d'une vie meilleure est plus fort que tout autre sentiment. Par exemple, ma mère a décidé qu'il valait mieux me savoir en danger loin d'elle mais en route vers un futur différent que de me savoir en danger près d'elle, dans la boue et dans la peur pour toujours ».

- **Les jeunes Africains** de milieu modeste, **les « aventuriers »** comme ils se nomment eux-mêmes, travaillent eux aussi sur le chemin de leur exil pour payer le passage. Ils embarquent souvent à Nouadhibou en Mauritanie, sur des pirogues conduites par des passeurs, le plus souvent jusqu'aux Iles Canaries (à 1200 km). La traversée dure plusieurs jours, de cauchemar : en effet, s'ils connaissaient le fleuve – qu'ils appellent d'ailleurs « la mer » quand il est très large - ils découvrent souvent la « vraie » mer, la haute mer, pour la première fois.

Dans la pirogue, l'espace est saturé, on peut difficilement bouger, entassés les uns sur les autres. Il n'y a bien souvent pas assez d'eau ni de nourriture, et les réactions vives ou de panique font courir le risque d'être jeté par-dessus bord. Un jeune homme m'a raconté – mais seulement après que

je lui aie ouvert la voie en lui demandant s'il avait eu peur pendant le voyage en mer, et je ne m'attendais pas à entendre ce qu'il a été le premier à me dire – que lorsqu'il a senti les vagues secouer la pirogue, il s'est mis à hurler de panique. Un homme s'est approché et lui a dit que s'il ne se taisait pas il allait le jeter à l'eau. La chance de ce jeune est qu'un autre homme – plus gros, précise-t-il - s'est approché du premier et lui a affirmé que si le jeune passait à l'eau, lui aussi y passerait. Et cet homme protecteur a veillé sur lui pendant tout le voyage, lui donnant à manger et à boire quand il n'a plus rien eu. Ce jeune a eu besoin de parler et reparler longuement de sa traversée pendant nos entretiens. Lors du dernier, avant son orientation, il a pu me dire qu'il avait encore rêvé avec beaucoup de peur qu'il était dans l'eau, mais que c'était un bon signe de rêver d'eau, lui avait dit une compatriote à cheveux blancs...

Pour ce jeune comme pour beaucoup ayant vécu ce mode de passage, le syndrome psycho-traumatique reste très présent, les souvenirs peuvent être effrayants et pleins de mort - Le Monde diplomatique de 2010 fait état de plus de 2000 morts par an sur ce trajet. Des jeunes m'ont dit avoir vu d'autres jeunes mourir, de n'avoir plus rien à vomir dans la pirogue, ou passés par dessus-bord - c'est le sort réservé à ceux qui meurent en route, mais cela peut arriver aussi à ceux qui perturbent. Plusieurs jeunes m'ont montré une articulation définitivement bloquée, d'être restés trop longtemps trop entassés. Des pannes de moteur ou de carburant, ou l'arrêt dans les eaux territoriales du pays visé en attendant les secours, sont fréquemment évoquées par les jeunes ; alors il faut avoir eu la chance d'être rescapé en mer pour poursuivre le chemin.

A l'arrivée en Espagne, nombreux sont ceux qui m'ont dit avoir été très malades, au point de devoir être hospitalisés. Mais en milieu et surtout en langue inconnue, les soins ne leur permettent pas de comprendre ce qui leur arrive. Alors que, lorsqu'il est possible de leur proposer des mots à mettre sur ce qu'ils ont vécu - grâce à l'interprète, mais aussi grâce au fait que j'ai connu moi aussi à plusieurs reprises, en paquebot, pendant la traversée Métropole/Martinique et retour, dans le détroit de Gibraltar toujours fortement secoué par d'énormes vagues, les mêmes affres : nausées violentes sur le bateau, qui continuent sur la terre ferme lorsqu'on arrive à l'escale, au point de ne pouvoir tenir debout - le « mal de terre » après le « mal de mer » - alors ils peuvent donner sens à ce qu'ils ont subi dans la terreur.

Ils ont besoin de temps pour expliquer tout ce qui les a effrayés : les relations terrorisantes sur la pirogue avec les autres passagers ou les passeurs, mais aussi avec les éléments d'une nature rude, jusque là inconnue : le sel et le soleil qui brûlent les yeux, le vent, la tempête, les vagues énormes, le roulis, le tangage, le mal de mer, l'impossibilité d'avaler quoi que ce soit en même temps que les vomissements qui continuent même avec l'estomac vide, la soif, une faiblesse extrême, puis la perte prolongée de l'équilibre une fois à terre, le sol qui n'arrête pas de bouger sous les pieds, cette nausée qui dure parfois longtemps après le débarquement...

En incapacité de comprendre ce qui leur arrive, effrayés, ils ne peuvent que penser à une cause surnaturelle, à une malédiction. Ils demeurent longtemps hantés physiquement par l'effroi, par le trauma qui s'est inscrit directement dans leur corps, provoquant des dissociations, des reviviscences, des flash-back qui durent longtemps, nous y reviendrons.

Des Canaries, les autorités espagnoles les transfèrent sur la péninsule d'Espagne d'où ils se débrouillent pour prendre le train pour la France, Marseille puis Paris.

- D'autres jeunes Africains aventuriers passent par le Niger et la Libye. Ils sont entassés dans des 4x4 ou des camions par les passeurs. Un très jeune homme a fait tout le voyage à califourchon sur un bâton, il souffrait encore intensément des fesses plusieurs mois après, lorsque je l'ai rencontré.

Pendant la traversée du désert, c'est la faim, la soif, la brûlure du soleil le jour et du froid la nuit qui sont rudes à supporter. Arrivés à Tripoli, ils peuvent attendre de longs mois, enfermés, nourris de pain et d'eau, gardés par des mercenaires armés, jusqu'au moment d'être embarqués sur des bateaux surchargés et souvent vétustes. Une fois dans les eaux territoriales italiennes, au large de l'île de Lampedusa, des « collègues » viennent récupérer les passeurs après qu'ils aient coupé les moteurs de leur bateau et annoncé, avant de repartir vers la Libye, que les Italiens viendraient les chercher. Il n'y a plus qu'à attendre dans la terreur, en priant le ciel pour qu'on les repère, pour qu'on les sauve... c'est quitte ou double, l'actualité récente le clame... Et cependant les passeurs peuvent continuer leur commerce lucratif...

- **Les jeunes Maghrébins, les « harraga »**. L'encyclopédie Wikipedia rapporte que les harraga (harrag au singulier) sont des migrants clandestins qui prennent la mer depuis le Maghreb, (Algérie, Maroc, Tunisie) avec des embarcations de fortune (pateras) pour rejoindre les côtes andalouses, Gibraltar, la Sicile, les îles Canaries, les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla, l'île de Lampedusa ou encore Malte. Harraga est un mot originaire d'Algérie, qui désigne « ceux qui brûlent » (les papiers, les frontières, les lois) ; ce mot est présent aussi en espagnol sous cette forme. Ce terme est très présent dans le vocabulaire journalistique nord-africain.

Ces jeunes Maghrébins harraga zonent dans la rue, dans les ports, empires de tous les dangers, de la peur, du trauma. Ils essaient de gagner l'argent de leur passage à tout prix, repérés, exploités par les pédophiles et les trafiquants de toutes sortes. Plus cette vie de survie est rude, plus ils s'accrochent à leur idée fixe de traverser vers l'Europe, malgré les échecs empreints de violence, car le phénomène est là-bas aussi très pourchassé.

Lorsqu'ils parviennent enfin à embarquer, le passage sur les bateaux de fortune ressemble à ce que vivent les jeunes « aventuriers » africains, avec de surcroît la prise de psychotropes, pour se donner du courage. Pour ceux qui passent cachés dans ou sous des camions dans les ferry-boats, les conditions du passage, de promiscuité, d'hygiène, sont très rudes pour un voyage d'au moins 1000 km (Alger/Marseille) ; la confrontation au risque de mort, ou à la mort de proches, est tout aussi effrayante que pour le passage des jeunes Afghans. C'est dans un état tout aussi dégradé qu'ils prennent le train pour Paris.

- **Pour d'autres jeunes, de milieux** que je qualifie d'**émergents** - ils peuvent provenir d'Afrique (surtout du Congo, Guinée, Nigéria, Cameroun, Côte d'Ivoire, Kenya, Angola, garçons surtout mais aussi quelques jeunes filles), d'Asie (Inde, Pakistan, Bangladesh, Sri Lanka, Chine, Mongolie ...), c'est la famille la plupart du temps qui a payé très cher le billet d'avion et le passeport fournis par le passeur-accompagnateur. Ce dernier est présenté au jeune par la famille comme un « oncle », signe de respectabilité. Il promet – il vend plutôt - un avenir en Europe mirobolant : études, argent, travail, logement, tout ce qui peut faire rêver des parents – je pense particulièrement aux jeunes Bangladais,

très nombreux à arriver - qui sont souvent dans une démarche d'ascension sociale, et qui souhaitent un avenir meilleur, plus sûr, pour leurs enfants et pour eux-mêmes.

Le passeur s'engage à confier le jeune à la communauté à l'arrivée, mais la réalité n'est pas souvent celle-là : A Roissy, une fois le poste de police des frontières franchi, ou dans une gare, le « protecteur » récupère systématiquement le passeport - par mesure de sécurité, dit-il; puis il demande au jeune de l'attendre le temps d'aller acheter les billets pour Paris, ou un sandwich, une boisson, un paquet de cigarettes, une carte de téléphone pour prévenir... et il ne réapparaît plus jamais. Pour le ou la jeune, c'est l'attente confiante dans un premier temps, puis l'inquiétude qui monte, qui se transforme en angoisse – qu'est-il arrivé à « l'oncle »? - et devient panique, terreur de se retrouver seul dans un pays dont bien souvent il ne lit ni ne comprend la langue, et pas du tout préparé à se débrouiller par lui-même : en effet l'éducation reçue a généralement pour base, dans ces familles en émergence, une surprotection, une grande dépendance à la mère en particulier, ce qui ne permet pas de bien se différencier, de se construire des assises narcissiques solides, fiables.

Le désespoir submerge après une attente sans fin, de prendre conscience qu'on est abandonné, seul(e), en terre inconnue. Il arrive aussi que le passeur séquestre et profite sexuellement des jeunes filles (les jeunes migrantes sont en majorité africaines) avant de les abandonner. Cela arrive aussi à des garçons ; la blessure de honte empêche souvent de dire, de surmonter. A ce stade, nombre de jeunes disparaissent dans des réseaux, de prostitution en particulier.

LA NOTION DE TRAUMATISME

Mais avant le passage, il peut y avoir le traumatisme de la situation au pays qui a fait que l'on a dû partir : la guerre, les intolérances religieuses, les rivalités meurtrières au sein de la communauté, la vengeance, la déroute de la famille. Ou, de la part de parents de milieux émergents, démarchés par les passeurs qui vendent du rêve, la décision irrévocable que leur enfant parte, pour assurer à lui-même et à la famille un avenir meilleur. Certains très jeunes n'ont su que la veille du départ qu'ils quittaient leur pays ; c'est un arrachement brutal, puis un atterrissage fracassant après le temps du rêve de l'Occident merveilleux...

Cependant, même lorsque les conditions de départ puis de passage sont plutôt correctes, l'évènement migratoire en lui-même, l'isolement du groupe d'origine, la découverte du mode de vie sociétal, anonyme, atomisé, de notre société occidentale, la souffrance de solitude, irréprésentable jusque là, l'inadéquation des références culturelles anciennes pour se repérer ici, ont des conséquences psychiques qu'il ne faut pas sous-estimer.

Tobie Nathan (2001) a souligné le fait qu'en migrant, le sujet perd son cadre culturel externe de référence, tout en gardant le même en référence intérieure. Et c'est dans cette discordance, aussi intime que non consciente, non pensable, qu'il entre dans un monde nouveau, dont il ne connaît ni la langue, ni les règles. Un monde qu'il essaie de décoder avec ses références habituelles, sans arriver à retrouver une logique qui le rassure, et souvent sans oser le dire. Un monde plein de « non-sens », de contre-sens, de précarité à tous les niveaux, qui met à vif, qui rend méfiant, qui déstabilise profondément, durablement.

- La définition du trauma. Cet état de rupture, de crise, entraîne des dysfonctionnements psychiques, qui peuvent rester silencieux longtemps mais qui peuvent être soudainement réactivés plus tard par la confrontation à une difficulté qui peut paraître anodine - c'est là un des traits qui caractérisent le trauma. Il faut préciser ici ce que l'on entend par cette notion. On parle en langue française de syndrome psycho-traumatique, ou d'état de stress post-traumatique (E.S.P.T.), en langue anglaise de post traumatic stress disorder (P.T.S.D.). La définition en est donnée dans la version du DSM 4 publiée en 1994 par l'Association Américaine de Psychiatrie: « - 1) le sujet a vécu, a été témoin ou a été confronté à un évènement, ou à des évènements, durant lesquels des individus ont pu mourir, ou être gravement blessés, ou bien ont été menacés de mort, ou de grave blessure, ou bien durant lesquels son intégrité physique, ou celle d'autrui a pu être menacée. - 2) La réaction du sujet à l'évènement s'est traduite par une peur intense, un sentiment d'impuissance ou d'horreur ».

- Les effets du trauma. Le trauma n'est donc pas l'évènement traumatique en lui-même, c'est l'effet qu'il provoque à l'intérieur du sujet. Le trauma est un évènement psychique individuel, et ce qui le définit, c'est la mise hors jeu brutale des processus de pensée. Sans plus aucun recours possible, ni

interne ni externe, la psyché peut n'avoir plus d'autre recours qu'une sorte particulière de **clivage** : René Roussillon (2007) précise que c'est d'une partie de lui-même que le sujet se coupe, et c'est là le paradoxe : se couper de soi, faire mourir une partie de soi pour survivre. Je pense à des jeunes que j'ai reçus, qui racontent leur histoire terrible, sans affect, comme si elle était arrivée à quelqu'un d'autre, ou comme si elle n'était pas vraie. Ils sont souvent taxés d'imposture. Alors que c'est ce clivage extrême, de survie, qui peut être à l'œuvre.

Des jeunes se trouvent ainsi déboutés de l'OFPPA, parce que leur récit n'est pas convainquant... Alors que, lorsqu'ils réussissent à faire confiance, lorsqu'ils arrivent à dire un peu de ce qu'ils ont enduré, ils peuvent être saisis par un **effroi***, par une détresse dont l'expression ne peut qu'être fulgurante. Il ne faut surtout pas les pousser à en dire plus qu'ils ne peuvent, ils y risquent la décompensation dont le clivage les protège.

R. Roussillon ajoute qu'il ne suffit pas de faire cesser la situation de trauma pour résoudre la problématique. En effet, quand la situation extrême a cessé au-dehors, elle revient de l'intérieur, elle hante le sujet, car elle est réactivée par **la contrainte de répétition**, retour interne de ce dont le sujet est coupé, qui tend toujours à revenir. Alors, au delà de l'aide qu'un environnement soutenant va pouvoir apporter, les facultés de récupération du sujet vont dépendre de la durée effective de la situation traumatique, ainsi que du « bagage psychique » qu'il possédait au moment de sa survenue. Ce bagage est fait de la construction psychique de base du sujet, de la qualité du milieu et de l'éducation qu'il a reçue, ainsi que des expériences qu'il a préalablement vécues.

René Kaës (1979) ajoute que ce bagage psychique - qui engage **la continuité d'être** de l'individu - n'a pas qu'une dimension personnelle, il a aussi une composante culturelle, puisque c'est par la culture que s'articulent le code psychique personnel et le code social.

* Freud tenait à ce que l'on fasse la distinction entre peur, angoisse et effroi. L'effroi est ce moment où le sujet se sent vide de toute pensée. Il ne ressent plus aucune émotion. C'est comme s'il y avait un blanc ou un intervalle, ou comme si le sujet ne faisait pas partie de ce qui se passe. L'effroi peut se prolonger quelques minutes, quelques heures, parfois quelques jours. Dans ce vide laissé dans la pensée peuvent se produire, comme sur un écran blanc, des hallucinations ou reviviscences, généralement visuelles ou auditives, qui prolongent l'action qui a fait traumatisme (C. Damiani et F. Lebigot, 2011).

Winnicott (1975) avait déjà souligné que c'est le sentiment de continuité d'être, assuré par l'héritage culturel, qui permet de donner sens. Sa perte brutale affecte les représentations intellectuelles, mais aussi les capacités d'adaptation affective de l'individu .

Blessé en profondeur par le trauma, coupé d'une partie intime de lui-même, le sujet se trouve alors dans une telle **précarité psychique*** qu'il ne peut plus ressentir sa détresse, sa difficulté d'être, ni adresser de demande d'aide. Ce sont des indices qui signalent aux autres l'existence de réelles souffrances pour cette personne. Aussi revient-il aux professionnels de faire « signal d'alarme ».

Souvent alors, dit Denis Mellier (2007), la seule intervention qui puisse aider ne s'inscrit pas dans la démarche de soin classique, elle est d'abord de l'ordre du « venir près » de l'autre en souffrance. Cette démarche n'est pas facile à adopter ni à vivre, il vaut mieux être « outillé » pour concevoir de, puis réussir à, et pouvoir continuer de, s'approcher d'être aussi peu en relation avec eux-mêmes et avec l'extérieur.

C'est chez Christian Lachal, psychiatre et psychanalyste (2006), que j'ai trouvé des outils qui permettent de mieux repérer, comprendre, s'accrocher. En effet il a travaillé à définir ce qui caractérise les états traumatiques, mais aussi les effets qu'ils induisent chez l'interlocuteur :

- **Les reviviscences, ou flash-back** : le sujet revit l'évènement (ce qui est très différent de la réminiscence, qui est le fait de repenser à), dans des moments hallucinatoires, dissociatifs ; c'est le corps qui parle directement, la mémoire et la pensée étant court-circuitées par le vécu traumatique.

Ces reviviscences peuvent provoquer chez le référent des surgissements d'images, de représentations, des dérèglements émotionnels.

- **Les évitements** (de situations, de pensées, de sujets de discussion) concernent des objets ou des contextes qui prennent soudainement un caractère anxiogène, en lien direct ou indirect, par association souvent, avec les circonstances qui ont provoqué l'effraction traumatique.

* La précarité psychique pour Denis Mellier (2007) caractérise tout sujet qui a des liens très ténus, précaires, avec son entourage et avec lui-même.

Les évitements peuvent induire chez le référent des sentiments de vide, d'impuissance, de perte de sa capacité à contrôler ce qui lui arrive, et même d'autres évitements de pensée.

- **Les états d'hyper-vigilance** définissent des réactions d'hyper-réactivité neurovégétative, d'anticipation anxieuse, des sentiments de menace, de peur, diffus, qui ne cèdent pas. Ils surviennent dans un contexte, une situation, qui évoquent de près ou de loin, souvent à l'insu du sujet, l'évènement traumatique. Cette hyper-vigilance, qui signe une souffrance psychique intense, consciente ou non, peut contribuer au retrait social et au repli affectif du sujet.

Chez le référent elle peut entraîner des vécus de fatigue, irritabilité, méfiance et même agressivité, avec un sentiment de malaise général.

- On constate souvent aussi chez les sujets atteints par le trauma **des troubles relationnels, de l'attachement, des troubles de la personnalité, du narcissisme.**

Les troubles relationnels et de l'attachement peuvent susciter chez le référent des vécus de fusion ou de froideur, une amplification des phénomènes d'empathie ou de rejet.

Les troubles de la personnalité, du narcissisme, peuvent donner à vivre au référent des sentiments d'incohérence, de confusion, avec parfois l'impression d'être manipulé. Il faut préciser ici que **la manipulation** est, chez des sujets dont le narcissisme a été « effracté », un mécanisme de défense – inconscient, comme tous les mécanismes de défense - d'ultime recours, lorsqu'on n'a pas, ou plus, accès à des mécanismes plus élaborés.

Christian Lachal nous rapporte encore des émotions particulières qui peuvent être éprouvées par le sujet blessé par le trauma : **sentiments de faute, de honte, de dégoût, de désespoir.** Ils se sont inscrits en profondeur, quand l'effraction subie et l'effroi éprouvé ont fait franchir les limites de l'humanité. Le sujet ressent qu'il n'est plus comme les autres, qu'il vit dans un autre monde. Je pense à un jeune Afghane qui me disait et répétait que, bien qu'il ait survécu - grâce au seul gilet de sauvetage disponible sur le canot et qu'il portait, étant le plus jeune - à la noyade de son frère et des autres passagers de leur bateau pneumatique entre la Turquie et l'île de Mytilène, il se sentait comme un

mort-vivant. Il a fallu du temps et beaucoup de travail pour qu'il arrive à reprendre un peu vie en lui-même.

Le rôle d'un entourage chaleureux, humain, capable, malgré les difficultés, de conserver l'individu dans son sein, est déterminant, pour soutenir la personne. Mais il faut redire que ce soutien ne va pas de soi, il faut le renforcer d'échanges avec des tiers, car **le trauma est contagieux, il peut être traumatisant**: le référent peut en arriver à être gagné dans son contre-transfert par les mêmes sentiments négatifs (faute, honte, dégoût, désespoir), ou par des vécus de fascination, de sidération, de fusion ou de rejet.

Cette contagion du trauma peut amener au « **burn out** », syndrome d'épuisement professionnel, bien repéré parmi les spécialistes de l'aide, du secours, qui ne le détectent ni ne s'en déprennent facilement tout seuls et à temps, c'est pourquoi j'y insiste : il s'agit de professionnels à bout, qui en arrivent à ne plus se sentir capables de s'adapter à leurs conditions de travail, ni de s'appuyer sur leurs ressources internes ou externes pour gérer leurs tâches professionnelles au quotidien.

Au-delà d'un sentiment de piètre accomplissement personnel et d'épuisement émotionnel (irritabilité, méfiance envers autrui, isolement, sentiment de manque de soutien), le professionnel peut en arriver à se protéger, comme dans la survie, par un mécanisme de défense de dépersonnalisation, au sens de « déshumanisation » de ses interlocuteurs - souvenons-nous que les mécanismes de défense ne sont pas conscients. Alors que les études menées montrent que, dans plus de la moitié des cas, le burn-out pourrait se régler par des réaménagements organisationnels et une gestion plus adéquate.

- Les notions de transfert et contre-transfert. Tous ces effets induits chez le référent parlent de son contre-transfert. Il faut préciser que les notions de transfert (du jeune sur le professionnel) et contre-transfert (du professionnel par rapport au jeune) font référence au développement de mouvements affectifs, de représentations mentales, de sentiments, qui s'actualisent pour un individu sur d'autres individus. Ce sont des mouvements profonds, parfois conscients mais surtout inconscients, qui ne sont

pas seulement fondés sur la relation réelle, actuelle, mais qui se colorent aussi de la réactivation d'expériences et de relations déjà vécues.

- **Le contre-transfert culturel** s'articule avec cette dimension affective. C'est le produit de tous les implicites qui proviennent de notre identité même : culture, histoire, langue, formation, engagement, expérience professionnelle etc. Or cet ensemble d'implicites, qui ne manquent pas d'influencer la relation éducative sur un mode plus ou moins conscient, peuvent amener le référent à des contre-attitudes improductives ou même négatives.

Alors que, lorsqu'ils sont pris en compte et travaillés, les mouvements de transfert et contre-transfert, dans leurs dimensions aussi bien affective que culturelle, sont des outils de connaissance, d'approfondissement, indispensables au référent, qui l'éclairent autrement.

- **L'empathie.** Parmi ces mouvements contre-transférentiels, l'empathie demande une mention spéciale. C'est la capacité, très utile, de se mettre à la place d'autrui, de se représenter son état psychique, de partager ses émotions. Il faut préciser ici, en nous référant à Serge Tisseron, psychanalyste, que le contraire de l'empathie, c'est **l'emprise**, le désir de contrôler, de maîtriser, qui entraîne à son tour l'angoisse d'être manipulé par autrui. Ce mouvement contre-transférentiel d'emprise demande à être repéré car il risque d'enfermer le référent, à son insu, dans un cercle vicieux qui déshumanise, qui empêche de penser.

Le mouvement d'empathie est éminemment plus riche, car il permet de se représenter ce que l'autre vit. Mais il doit être tempéré, dit C. Lachal : il ne faut jamais oublier que le monde intérieur de l'autre n'est pas le nôtre. Nous pouvons imaginer, nous ne pouvons pas savoir.

Il est donc vraiment nécessaire de ne pas s'isoler, de travailler nos mouvements contre-transférentiels, car ils traduisent notre positionnement personnel par rapport à l'altérité du sujet. Il est important de pouvoir parler de ce que cette **altérité** nous fait vivre, afin de nous déprendre des émotions sans pensée qui caractérisent le trauma et sa contagion, qui nous empêchent de donner sens à ce qui nous arrive. Au-delà, MR Moro (2006a p.168-169) met l'accent sur ce qu'elle nomme

« l'Altérité en soi, comme Devereux parle de la Culture en soi (...). L'Altérité ici s'entend comme cette qualité de ce qui est autre, sentiment qui est ressenti peu ou prou par tout migrant (...) dans la mesure où il n'y a pas de cohérence immédiate, sensible, logique, pas d'adéquation systématique entre le transmis et le vécu, le dedans et le dehors (...). Cette altérité vécue, interne et externe, serait consubstantielle à la situation migratoire, elle est à relier à la notion de métissage».

Le référent face au jeune est lui aussi confronté à l'altérité, à son caractère anxiogène, déstabilisant. Alors, pouvoir travailler ses éprouvés contre-transférentiels avec un tiers permet de penser ce qui se passe en soi, face à ce jeune lui-même désorienté, puis de pouvoir lui proposer des mots, afin que sa pensée puisse reprendre la main. L'aider à repérer, à nommer, à dire, au fur et à mesure qu'il le peut, mais sans jamais forcer, avec beaucoup de tact et de respect, dit Marie Rose Moro (2006b), l'aider à raconter pour transmettre, pour s'enraciner, au moment opportun pour chacun, pour reconstruire des liens avec soi, avec les autres, avec le monde. Car le trauma cisaille, coupe le dedans du dehors, sépare le corps du fonctionnement psychique. Il isole, dit-elle.

Il faut encore souligner que le caractère terrifiant des effractions traumatiques subies par le jeune, clivées, impensables, incommunicables en l'état, permet de mieux comprendre le **lien trauma-addictions** déjà mentionné : les experts rapportent deux fois plus de dépendance à l'alcool, et trois fois plus de dépendances aux drogues, chez les personnes souffrant de syndromes psycho-traumatiques.

Après ce détour théorique nécessaire pour nous aider à repérer ce qui se joue dans la relation, et en nous, dans la rencontre avec les jeunes migrants, avec la différence, avec le trauma, je propose que nous reprenions le fil de leur passage.

III - L'arrivée en Europe et en France en particulier.

- **L'Europe.** Certains jeunes, Africains notamment, ont la France pour but, mais pour les jeunes Asiatiques, la destination est plus généralement l'Europe, sans qu'ils sachent précisément où, c'est le plus souvent le passeur qui détermine le pays d'arrivée, en fonction de ses réseaux.

Pour les jeunes Afghans qui viennent par terre et par mer quel que soit leur milieu d'origine – les passeurs en général n'utilisent pas l'avion - ils expriment que c'est l'état des finances, d'épuisement, ou la difficulté de passer désormais en Grande Bretagne qui les fait décider de se poser en France, ou de continuer plus au Nord de l'Europe, destination devenue la plus fréquente pour eux depuis un certain temps. Un parc dans chacune des grandes villes des pays traversés sert de relais d'information à la communauté afghane, très organisée. A Paris ce parc se trouve près de la gare de l'Est.

- Il faut noter que les jeunes asiatiques découvrent souvent un certain temps après leur arrivée que l'Europe est constituée de plusieurs pays différents (28 dans l'Union Européenne), et de langues différentes (les Etats Unis, autre référence internationale, sont un seul pays, une seule langue).

- Une fois en Europe, pour tous les jeunes de couleur, débarquer dans **un monde de blancs** est un choc culturel. Un jeune Pakistanais m'a expliqué que lorsqu'un blanc arrivait dans le rayon de leur village, ils se précipitaient tous pour voir cette curiosité. Il faut savoir qu'être albinos en milieu où la peau est foncée, c'est-à-dire être différent, représente dans la société traditionnelle un lien particulier aux ancêtres, qui donne un statut spécial qui peut être protecteur ou dangereux, que l'on s'efforce de maintenir positif par des attentions spéciales. Arrivés en Europe, les jeunes migrants de couleur voient beaucoup de blancs partout, ce qui nécessite donc une certaine attention, et ce d'autant qu'ils n'arrivent pas bien à les distinguer les uns des autres ; pour eux au début, nous nous ressemblons tous, et cela rend difficile le repérage des différents interlocuteurs, m'ont confirmé de jeunes Bangladais que je recevais en petit groupe.

- **La mixité**. Beaucoup de jeunes (d'Afghanistan, Pakistan, Bangladesh notamment), viennent de pays où la cloison est étanche entre les deux sexes, où très tôt les garçons n'ont plus le droit de parler aux filles - avec accès cependant, après la puberté, à des femmes que l'on n'épouse ni ne respecte. Arrivés dans un monde où les deux genres se côtoient, **les garçons** n'osent pas s'adresser aux jeunes filles, ou, défense strictement inverse, le font de façon très crue, ne sachant gérer l'excitation que peuvent provoquer la proximité au quotidien en même temps que l'exposition à la vue de corps beaucoup moins couverts qu'au pays - l'habit traditionnel, de forme ample, dissimule le corps, aussi bien pour les hommes que pour les femmes, dans la société traditionnelle.

Certains jeunes, pris dans leur implicite natif, peuvent décoder cette offre au regard comme une incitation signifiant que l'accès est possible, sans contrainte de respect. Je connais au moins deux jeunes pour lesquels il a fallu s'adresser à la psychiatrie car ils n'étaient pas en état de contrôler les pulsions dont leur corps était ainsi assailli.

Il faut avoir en tête que la difficulté est encore accrue en période de ramadan, période où il est encore plus illicite, interdit (« haram »), d'être en situation de tentation. Plus d'un jeune m'a expliqué ne pas vouloir partir en vacances le mois du ramadan (qui a lieu l'été depuis plusieurs années), pour ne pas risquer d'être en état de péché par tentation, à la plage en particulier. Pour gérer puis intégrer ce fort décalage culturel, il faut du temps, et la présentation du monde à petite dose déjà citée.

- Quant aux **jeunes filles** qui viennent elles aussi d'une éducation très stricte, de pays où le corps ne s'expose pas, où elles ont pu être voilées pour certaines, la situation n'est pas toujours simple non plus : elles peuvent porter ici des tenues vestimentaires hardies, sans s'en rendre compte, ayant du mal à gérer à la fois mode, féminité, liberté et pudeur - en même temps qu'elles s'effarouchent des approches des garçons. Elles ont besoin elles aussi d'être aidées à découvrir et décoder ce nouveau contexte, à petite dose.

- Rencontrer beaucoup de **femmes**, et des femmes jeunes, habillées à l'occidentale, dans des postes de responsabilité - les référentes socio-éducatives par exemple - est aussi une découverte pour ceux qui viennent de groupes communautaires où la femme n'a pas d'autorité sociale. Au sein de la famille, le rôle de la mère, des sœurs aînées, des tantes, des grand-mères, peut être important, mais c'est un rôle matériel et affectif, pas un rôle décisionnaire. Certains jeunes peuvent avoir des réactions de refus plus

ou moins subtilement exprimé, ou tenter de passer sur le plan essentiellement affectif, comme en famille, pour s'y retrouver.

Aussi se présenter et présenter ses missions institutionnelles, puis tenir la « bonne présence », tranquillement en même temps que clairement, est, surtout lorsqu'on est une jeune femme, le moyen de poser le cadre de la relation éducative dans laquelle le jeune apprendra à s'inscrire.

Dire son appartenance à une équipe éducative, à un service, mentionner l'existence et le recours possible à une hiérarchie - trianguler la relation - est aussi un élément important, pour se sentir moins seule, et pour que le jeune prenne conscience de la dimension institutionnelle qui motive notre action.

- L'aide sociale à l'enfance. Les jeunes ne connaissent pas l'institution ASE lorsqu'ils arrivent. Ou s'ils en ont entendu parler, c'est en termes de « recettes » - parfois d'injonctions - transmises au pays ou en route, par les passeurs ou les compatriotes, sur ce qu'il faut dire/ne pas dire, ou faire/ne pas faire, pour pouvoir y entrer. Ils ne savent en général pas la différence de rôle entre le service public et le secteur associatif. S'ils ont pu entendre parler d'associations par des humanitaires qu'ils ont rencontrés dans leur pays avant de partir, ou sur leur chemin d'exil, ils n'ont en général aucune notion du service public institutionnalisé.

Quant à leur **représentation des adultes** qu'ils rencontrent dans les services sociaux et en particulier à l'ASE ou dans les lieux qui en dépendent, elle varie sur une échelle qui peut aller du « bon humanitaire », qui va forcément les aider jusqu'au « méchant », qui ne le veut pas. Ils ne savent pas délimiter lorsqu'ils arrivent les contours de l'action des différents intervenants en fonction de l'institution pour laquelle ils travaillent et de la mission impartie. Aussi aider le jeune à sortir d'une compréhension essentiellement affective - positive ou négative - du rapport entre lui-même et ses interlocuteurs institutionnels - en référence au seul modèle familial ou communautaire qu'il a pu connaître jusque là - est une étape indispensable à partir de laquelle il pourra mieux se situer ici, situer son référent puis envisager avec lui un déroulement de projet dans la réalité.

Pour cela encore il est de grande importance que nous arrivions vraiment à nous décentrer de ce qui nous est évident, et ainsi concevoir l'importance de l'initiation que nous avons à transmettre à

ces jeunes qui découvrent la France - leur faire comprendre à chaque étape l'organisation administrative, institutionnelle, sociale, sociétale, de notre pays, très codée, précise et définie - afin qu'ils puissent arriver à se repérer, à repérer les domaines de responsabilité, de compétence, d'action, qui caractérisent les différents partenaires qu'ils rencontrent. Il est question dans ce domaine aussi de donner accès au dictionnaire culturel, qui facilite la prise d'autonomie.

- L'école. En ce qui concerne la scolarisation, il me semble important de souligner deux points.

D'une part le système scolaire et la dénomination des cycles ou des années de classe ne sont pas partout les mêmes à travers le monde, aussi les nôtres doivent-ils être explicités, beaucoup de jeunes n'ont pas de repères suffisants pour s'y retrouver. Pour nous aider, eux et moi, à faire ce décentrage, je commence par leur demander de m'expliquer le système scolaire d'où ils viennent, c'est ainsi que j'ai pu constater les variations qui existent d'un pays à l'autre.

D'autre part, certains arrivent avec le rêve de faire des études classiques très poussées. Alors que seule la branche professionnelle courte donne éventuellement accès au contrat jeune majeur. Alors que cette orientation professionnelle courte, et en apprentissage de préférence, est la condition pour pouvoir obtenir un document officiel qui leur permette de travailler. De surcroît, des filières sont privilégiées pour faciliter l'obtention de cette autorisation de travail, celles des « métiers en tension », c'est-à-dire, pour lesquels on manque en France de professionnels formés, et notamment en ce moment : agent technique en milieu familial et collectif, aide à la personne, âgée en particulier ; métiers de bouche (boucher, boulanger, cuisinier, serveur; pour ces derniers, la connaissance d'une langue étrangère est un atout supplémentaire), métiers verts (horticulture, agriculture), métallurgie (chaudronnier, soudeur) ; la crise limite maintenant l'accès aux métiers du bâtiment dans beaucoup de régions.

De plus, pour ceux qui sont plus âgés et ont besoin d'un apprentissage accéléré du français, d'une remise à niveau, d'une sensibilisation à des techniques de base afin d'être à même de préparer à échéance courte une qualification en alternance, la formation a souvent lieu en dispositif interne à la prise en charge de ces jeunes étrangers, pas à l'école publique, avec le commun des élèves.

Alors, la marge de rêve s'avère étroite... Mais lorsqu'on leur explique, et qu'ils arrivent à entendre, qu'il est possible en France de faire des études par étapes, comme les étudiants d'ici qui ne sont pas riches, d'abord pour accéder à un « métier alimentaire », qui ensuite, en alternance ou en cours du soir, leur permettra de poursuivre les études dont ils ont envie et qu'ils pourront ainsi financer, ils retrouvent espoir et confiance en leur avenir. Car les jeunes migrants ont besoin de pouvoir rêver, comme tous les enfants, comme chacun de nous, pour avancer. Je connais plusieurs jeunes filles qui, à partir d'un CAP d'aide à la personne, ont préparé un concours d'aide-soignante puis d'infirmière. Plusieurs garçons aussi qui après un CAP ont fait un bac pro puis un BTS, et même un diplôme d'ingénieur pour l'un d'entre eux.

- En ce qui concerne le temps libre, la majorité des jeunes ne connaissent pas la notion de **week-end**, fin de semaine de deux jours consacrés à la détente, qui est devenue une habitude ici: jusque là pour la plupart d'entre eux, le seul jour de repos et de prière était le dimanche pour les chrétiens, le vendredi pour les musulmans, le temps libre n'étant que l'après-midi.

- De même l'existence et l'alternance en France de **vacances scolaires** fréquentes, environ tous les mois et demi, pendant lesquelles on n'a pas à travailler, est une grande nouveauté, et peut pousser à la demande de séjours de vacances, d'activités de loisir, de moyens supplémentaires pour y avoir accès...

- **La mode**. Pour continuer sur ce chapitre de consommation, certains jeunes ne veulent que des vêtements à la mode et des **marques**, qui les faisaient peut-être déjà rêver au pays en regardant la télévision – au pays, au quotidien, la vêtue est traditionnelle. L'importance de la publicité ici contribue bien sûr à cet engouement ; mais c'est surtout me semble-t-il le souci d'être conforme, d'être comme la majorité des pairs de l'école, de ne plus se faire remarquer, qui les met dans cette revendication - commune à beaucoup d'adolescents de notre culture, il ne faut pas l'oublier. Et toujours à l'école, le fait de pouvoir avoir des livres neufs, des fournitures scolaires attrayantes, est souvent une nouveauté, source de beaucoup de plaisir.

- De même, garçons et filles dans leur majorité voudraient avoir tout de suite un **smartphone, un ordinateur dernier modèle**, comme dans les films qu'ils ont vus, comme les copains à l'école ici, ou comme ils avaient à la maison au pays, pour les jeunes de milieux émergents, surtout d'Asie; ils sont tous aussi très vite au fait d'**internet**, s'ils ne l'étaient déjà. Mais ils ne connaissent pas le système de **la Poste** pour l'envoi et la réception rapide du courrier, qui les ravit lorsqu'ils le découvrent, leur dévoilant d'autres possibilités d'établir des liens à moindre coût.

- **L'argent**. Tout ceci nous amène à la question des finances. Comme beaucoup d'autres adolescents confiés à l'ASE, les jeunes migrants ne savent pas d'où vient l'argent qui permet de les prendre en charge ; avec de plus le mythe de l'Europe-Eldorado en tête, ils le croient sans limite, et qu'il suffit de demander pour obtenir. Alors si nous refusons, c'est que nous les discriminons, phénomène qu'ils ont eu à subir durant leur passage – je me suis rendu compte en les écoutant que, pour la plupart, la France est le premier pays d'Europe à proposer une véritable prise en charge éducative dans la durée. Aussi des explications sur l'argent ici sont-elles indispensables, et clarifient-elles beaucoup de contresens. C'est le décentrage et la présentation du monde à petite dose, au fur et à mesure, déjà évoqués plus haut, qui donnent les repérages nouveaux nécessaires.

- En matière d'argent toujours, le fait de devoir **rendre des comptes**, démarche éducative qui permet d'apprendre à gérer son budget, n'est souvent pas bien compris, en particulier par les jeunes provenant de cultures où l'honneur est une notion forte. Ils réagissent avec susceptibilité à ce qu'ils assimilent soit à un manque de confiance, soit à ce qui peut se traduire par notre expression : « donner, c'est donner, reprendre, c'est voler », qui atteignent l'honneur.

Cela peut provoquer des blessures narcissiques, des ressentiments, et laisser des traces au long cours, chez des jeunes qui, pour certains, il faut le rappeler, travaillaient et gagnaient l'argent de la famille depuis longtemps. Chez des jeunes qui ont dû être autonomes tout au long du passage par terre et par mer vers l'Europe, maniant de grosses sommes d'argent (le passage coûte entre 10 000 et 15 000 euros), qu'ils ont su économiser et gérer pour payer les passeurs au fur et à mesure des étapes du voyage. Aussi à l'arrivée, leur **notion du coût de la vie** et de la gestion de l'argent peut-elle être

complètement irréaliste, et le rester longtemps. Avec de plus la confrontation à une offre abondante, après la traversée de régions de moindre niveau de vie, après les privations nécessaires pour arriver au but du voyage. Plusieurs jeunes m'ont dit qu'entre eux ils pensent que notre salaire est d'au moins 10 000 euros par mois. Il n'est pas rare que des jeunes arrivés assez récemment se plaignent de s'être fait voler des sommes allant de 200 à 450 euros, reste des sommes économisées pour payer les passeurs, comme s'il était question de sommes habituelles, comme si c'était un peu d'argent de poche de réserve.

Des explications simples, lorsque cette sensibilité d'honneur doublée de malentendus, de mal-adaptation culturelle sont repérés, peuvent apaiser les tensions, éviter des blessures d'amour-propre, des incompréhensions de toutes sortes, et redonner un cadre mieux ancré cette fois dans la réalité matérielle et culturelle d'ici.

- Le retour au statut d'enfant. Je voudrais souligner à ce propos ce qui peut être une grande difficulté pour les jeunes migrants : certains étaient chefs de famille depuis leur jeune âge ; en majorité ils sont des garçons, ce qui donne des droits forts dans la société traditionnelle ; ils sont partis seuls, responsables d'eux-mêmes ; ils viennent de traverser le monde en roue libre, ils ont dû faire face seuls aux exigences et aux dangers du parcours d'exil ; ils ont pour certains continué d'être livrés à eux-mêmes un temps prolongé ici avant d'intégrer un foyer. Or, à partir de là, d'un seul coup et pour tout le temps restant de leur prise en charge de mineurs, ils sont considérés comme des enfants, tout comme les autres jeunes d'ici de leur âge. Devoir demander l'autorisation ne serait-ce que pour sortir ou rentrer plus tard, se la voir le cas échéant refusée et devoir obéir, devoir rendre des comptes : c'est un atterrissage brutal lorsque l'on pense de surcroît arriver dans un monde où tout est permis, accessible, possible.

En même temps, ce statut d'enfant, qu'ils découvrent ici dans la relation éducative, ne s'inscrit pas dans une relation fortement chargée affectivement que l'on peut « négocier », comme c'était le cas en famille, avec Maman en particulier, alors même que la référente est une dame, de l'âge de Maman ou souvent plus jeune...

Ce statut d'enfant vous définit des droits mais aussi des devoirs, il vous colle à la peau dans tous les domaines de la vie : c'est un revers de situation auquel il peut être difficile de faire face pour certains jeunes. Aussi les aider à se décentrer*, les aider à accepter les nouvelles règles du jeu si l'on veut faire partie de ce jeu ; expliquer la place de l'enfant ici en référence à la Convention Internationale des Droits de l'Enfant ; dire le cadre, ce qui est négociable et ce qui ne l'est pas : cette initiation aidera le jeune à comprendre, à se situer, à admettre, même s'il a du mal. Ou à se démettre, ce qui peut arriver : des jeunes ne se manifestent plus du jour au lendemain, ou parfois téléphonent d'un autre pays pour dire qu'ils ont préféré essayer ailleurs...

- **Les saisons.** Sur un tout autre plan, les jeunes Africains, Indiens, Bangladais, Pakistanais ou Sri Lankais ne connaissent l'hiver et le froid que par la télévision, et en souffrent terriblement à leur arrivée. Ils ne connaissent pas non plus l'alternance de saisons bien différenciées, ni la façon de s'habiller pour s'y adapter. Une grosse chaleur comme un grand froid peuvent les amener à se désespérer, pensant que ce sera « toujours comme ça »...

- **Le rapport à la réalité.** Ils connaissent souvent mal la géographie (comme bien des jeunes européens...). Alors, en arrivant dans cette Europe inconnue, comment se repérer ? La référence aux affirmations du passeur, ou le recours aux compatriotes, est alors souvent la seule solution, au risque de désinformation ; par exemple, qu'il faut absolument aller en Angleterre où ils seront bien accueillis, pour les jeunes provenant de pays autrefois membres du Commonwealth ; ou que la France accueille tous les francophones ou les ressortissants des anciennes colonies françaises, sans formalités...

Par la suite, le fait de s'accrocher aux idées colportées plutôt qu'aux faits s'explique au moins de deux manières : d'une part le rêve est souvent plus fort que la réalité : si un compatriote essaie de dire la difficile condition du migrant en Europe (F. Diomé 2003), c'est qu'il n'est pas gentil, m'a dit un jeune, c'est qu'il veut vous empêcher de profiter vous aussi de cet Eldorado, c'est qu'il ne veut pas partager avec vous.

* Se décentrer, c'est apprendre à ne pas ramener les données à soi, ou à ce que l'on connaît déjà, comme référence universelle.

A un autre niveau, quelle que soit la latitude d'origine, un compatriote ayant migré, rencontré au pays avant le départ, ou sur le parcours d'exil, ou en France, n'arrive le plus souvent pas à dire combien il est difficile de s'implanter en Europe. Sans doute est-il question de **protéger sa dignité**. En général le message du compatriote « initié » est qu'en Europe c'est très dur, il faut travailler beaucoup, mais qu'à ce prix on y arrive, on y est bien, on gagne bien sa vie. Rien sur les démarches à faire pour pouvoir vivre en règle en Europe, rien sur les dangers, les exploitations, les mensonges, les tricheries, les abus des passeurs, rien sur les réactions de rejet, de mépris, qui blessent, humilient. Plus d'un jeune m'a dit qu'il s'attendait à être accueilli à bras ouverts, pensant que tout le monde est gentil en Europe, en référence aux propos de celui qui l'a fait venir, ou sur le modèle des humanitaires qui interviennent au pays. Plusieurs m'ont dit ne pas avoir su qu'il fallait des papiers pour pouvoir rester en Europe, persuadés qu'il suffisait d'y être arrivé. Des jeunes Afghans m'ont raconté comment le passeur les avait laissés en Normandie en disant que c'était l'Angleterre. Il leur a fallu du temps avant de bien comprendre la situation...

- En ce qui concerne l'importance du lien avec **la communauté d'origine**, j'ai pu constater deux mouvements : Le plus souvent, un besoin de raccrochage fort, qui contient, rassure, parce que le cadre interne ne donne plus accès à la compréhension des codes du nouvel environnement, et que le cadre externe ne permet pas encore de se repérer. De surcroît, là où un contrôle exacerbé avait permis de faire face pendant le passage, le sentiment de perdre la maîtrise des situations ici est très déstabilisante. Seuls ils ne peuvent déchiffrer ce qui se passe, tout peut devenir menaçant, la pensée n'arrive plus à fonctionner, il y a besoin d'un espace de repli. Alors la tutelle du groupe de compatriotes vient servir de cadrage, qui pourra progressivement être intériorisé.

Mais lorsque des compatriotes ont contribué à la maltraitance pendant le passage, à l'attaque de la capacité de confiance, le refus de tout contact avec tout ce qui, et tous ceux qui, viennent du pays, peut être fort, et renforcer le vécu de rupture. Cette position de défense peut amener à « faire comme si » tout était parfaitement compris, et peut se payer du prix d'un isolement, d'une fragilisation qui peuvent provoquer de profondes souffrances psychiques.

- Beaucoup de jeunes veulent rester à **Paris**, persuadés qu'à l'image de là d'où ils viennent, sortis de la grande ville, c'est le désert. D'autres pensent qu'on veut les faire partir pour les « larguer ». Pour d'autres, c'est une marque de non-considération, voire de discrimination, lecture qui peut parler de résurgences de transfert culturel historique : « Mon grand-père s'est battu pour la France, alors j'ai le droit de rester à Paris, j'ai droit au respect, j'ai le droit de choisir où je veux vivre ». Cette posture me semble relever d'un mécanisme de défense par déplacement (manifester ma colère contre ceux qui m'accueillent plutôt que contre ce qui m'a poussé à quitter mon pays et les miens). Il est important alors pour le référent de ne pas être en réaction, mais de se mettre en position de méta-communication (le dictionnaire Robert, 1989, indique que le préfixe méta- signifie « ce qui dépasse, englobe, un objet de pensée, une science »), pour aider le jeune à percevoir que ce mode de défense, qui signe une blessure, ne l'aidera pas à gérer la souffrance personnelle qu'il dit ainsi, mais peut l'aggraver.

- A l'inverse certains jeunes veulent absolument quitter Paris et leur communauté, se réfugier à **la campagne, dans une famille**. Mais aussi bien pour les jeunes qui viennent de leur communauté villageoise, que pour ceux qui ont grandi ou zoné depuis longtemps dans les grands centres urbains ou les ports, qui plus est en groupe, le rêve du refuge sûr et tranquille à la campagne est vite battu en brèche ; le jeune éprouve très vite à quel point, à la différence de ce qu'il imaginait, il peut être angoissant, voire insurmontable, de vivre dans l'isolement géographique que suppose la vie rurale ici. Il ne pouvait en avoir conscience, il ne pouvait pas se représenter un mode de vie qui n'a rien à voir avec celui qu'il a en tête, celui de son lieu d'origine où, comme me l'a expliqué un jeune Bangladais, on connaît tout le monde à 10 km alentour, de même que tout le monde vous connaît et intervient le cas échéant. Une fois qu'ils sont à la campagne ici, c'est l'impossibilité totale de s'y adapter qui démontre l'importance du problème ; aussi vaut-il mieux bien explorer le contexte d'origine ainsi que les représentations du jeune, au moment de la recherche d'orientation.

- Il peut cependant arriver que, malgré les informations données par les travailleurs sociaux ici, certains jeunes aient du mal à « atterrir », à se mettre dans une autre logique que celle de l'illusion qui les tenait jusque là. Alors ils ne prennent vraiment conscience que tardivement, et douloureusement, à

l'approche de la majorité, de toutes les conditions à remplir, des démarches administratives à entreprendre, longues, jamais gagnées d'avance, pour pouvoir rester. D'autres jeunes, à l'inverse, n'ont que « les papiers » en tête, et cette hantise fait **blocage**, empêchant toute véritable communication, tout déroulement de projet.

Pour comprendre tous ces phénomènes, il faut revenir sur **les traumas** qui ont pu être vécus au pays et/ou sur le parcours d'exil. Il peut s'agir d'un seul évènement fortement traumatique, ou de l'accumulation de chocs, trahisons, disqualifications, humiliations, brimades, mauvais traitements de tous ordres, les amenant à un éprouvé de déshumanisation, d'exclusion de la communauté des hommes, à la pensée qu'ils ne peuvent plus rien partager avec personne, ni souffrance, ni joie et encore moins la confiance, la considération. Il est des jeunes avec lesquels **l'alliance** a du mal à se construire, car la conjonction de trop de facteurs pèse trop lourd, bloquant la possibilité de comprendre le nouveau cadre culturel, le sens de la mission des professionnels de la Protection de l'Enfance et de ses limites, par rapport à ce qu'ils attendent, se représentent, éprouvent, sans pouvoir le communiquer.

Ces vécus indicibles peuvent rendre l'échange avec certains jeunes très complexe. Parfois, on peut reconnaître un mécanisme de défense fréquent chez les enfants d'ici ayant souffert de graves maltraitements: la société leur doit protection et réparation pour tout ce qu'ils ont enduré. Je pense notamment aux jeunes ayant vécu longtemps dans les dangers de la rue, dans la survie, dans la maltraitance devenue banale au quotidien, à ceux qui ont dû se cacher, ou qui ont fait de la prison, ou la guerre, à ceux qui ont mis des années de galère pour parvenir enfin en Europe, à ceux qui sont bloqués par tout ce qu'ils ne peuvent pas dire, parfois ne plus sentir.

- Il peut aussi arriver que, bien que l'alliance ait pu s'établir, les complications des démarches, de l'adaptation culturelle, les obligations, les échéances, les attentes, provoquent chez le jeune, à certains moments de la prise en charge, un retour d'agressivité ou de méfiance qui peut dérouter. Il est alors très aidant pour le professionnel de penser qu'après tout ce que ce jeune a enduré, ne serait-ce que pendant le passage, il est moins dangereux pour lui d'être en colère contre son référent, il n'y risque pas sa vie. Ce mécanisme de défense, **le déplacement**, témoigne d'un bon niveau d'élaboration

psychique - rappelons encore que les mécanismes de défense qui nous viennent ne nous sont pas conscients, nous ne les choisissons pas.

Dans la traversée de tels moments difficiles, lorsque le professionnel arrive à se décentrer, à ne pas prendre pour lui ces projections négatives, le travail qui se poursuit ensemble malgré les heurts peut aussi contribuer à renforcer la capacité de confiance défaillante du jeune : il faut en effet que le référent ait acquis suffisamment de crédit à ses yeux pour qu'il parvienne à lui dire ce qu'il ressent, que ce soit la colère, le chagrin, la perte d'espoir ou de confiance, le sentiment d'injustice, de trahison, d'abandon ; quand de plus la culture d'origine a appris à refouler l'expression de telles émotions.

La capacité du référent à accueillir ce qui peut prendre la forme d'assauts parfois rudes, en faisant le petit pas de côté du décentrage, lui permet d'être affecté – de rester humain - sans être trop blessé. Cela lui permet de pouvoir restituer au jeune ses éprouvés, mais apaisés, modulés, transformés par le travail mené ensemble, et c'est déterminant : le jeune peut alors intégrer ce qui lui revient, tolérable cette fois parce qu'humanisé, et arriver à penser ses émotions en termes de **conflits d'ambivalence** – l'ambivalence est précisément le fondement de la vie pulsionnelle, la base d'un fonctionnement psycho-dynamique plus solide parce que plus souple.

Je pense à deux **situations qui peuvent illustrer** mes propos : un jeune Guinéen que j'ai suivi deux ans m'avait été adressé car il était profondément déprimé, persuadé qu'une malédiction empêchait sa sœur et lui-même, orphelins de leurs parents morts au pays d'une manière inexplicable, de construire leur vie bien qu'ils aient fui, l'une en Espagne, l'autre en France. Ce jeune a pu progressivement me raconter mais surtout se raconter son histoire, ce qui m'a permis de l'aider à devenir conscient du fait que, malgré toutes les difficultés du passage, il avait été aidé par un adulte bienveillant au moins à deux reprises. Je lui avais dit mon sentiment qu'il n'était pas qu'exposé, qu'il était aussi protégé.

La découverte de ma façon de comprendre a fait qu'il est revenu très soulagé, au rendez-vous suivant, en me remerciant de l'avoir aidé à sortir de son mauvais sort : le fait de lui parler de **protection** lui avait permis de dépasser son accablement et de pouvoir penser s'adresser à un marabout recommandé par un compatriote de confiance. Ce sage lui avait indiqué ce qu'il fallait faire

pour arrêter la malédiction, et elle s'était arrêtée. Se sentant beaucoup mieux, il venait me dire au revoir.

Il est pourtant revenu quelques mois plus tard : il avait rêvé qu'un blanc était mort à cause de lui, signe qu'il avait été repris par la malédiction, qu'elle ne pouvait s'arrêter, qu'il ne réussirait rien, ni pour l'heure à être orienté en formation, ni à sa majorité à obtenir l'autorisation de séjour en France. Alors nous avons repris le travail et, au-delà de son mal-être, de sa colère, de son accablement, nous avons pu travailler son rêve, dans lequel il était un chef militaire en France - ce qu'il souhaitait devenir dans la réalité. Dans ce rêve un soldat de sa troupe le protégeait de son corps lors d'une attaque, et mourait à sa place. De nouveau, l'écoute de ma façon de comprendre son rêve, en termes d'un geste de dévouement, de reconnaissance de sa valeur, a contribué à le remettre sur un chemin qui n'est plus tracé en noir ou blanc. Ce jeune homme demeure fragile, mais il est maintenant bien installé ici, dans son métier et dans sa vie privée.

Je pense aussi à un jeune Afghan. Après un travail ensemble de plusieurs années - il était arrivé en très mauvais état - et une prise en charge en foyer éducatif, il avait été orienté vers une association de soutien éducatif et thérapeutique, tout en préparant un CAP qui lui plaisait. Au moment de la signature de renouvellement de son contrat Jeune Majeur, le responsable de l'ASE n'avait pas voulu s'engager pour la durée qui lui permettait de terminer sa formation professionnelle, avant qu'il ne s'explique par écrit, ne pouvant le faire pendant l'entretien, sur un élément du rapport des éducateurs : il dessinait des croix gammées, jusque sur la porte de sa chambre et de son armoire.

Comme il refusait de parler de ces faits avec son thérapeute, le responsable, le sentant très déstabilisé, lui a suggéré de revenir me voir ; ce qu'il a pu faire, la confiance établie entre nous lui permettait ce recours. Alors il a pu se laisser crier et pleurer sa souffrance : il se sentait trop blessé par les soupçons qui pesaient sur lui, qu'il ne comprenait pas et qui le faisaient s'enfermer : si c'était « la croix d'Hitler », alors il aimait Hitler (il connaissait très mal l'histoire de la seconde guerre mondiale, contexte dans lequel l'Afghanistan s'était déclaré pays neutre à l'époque). Il a pu exprimer son sentiment de trahison vis-à-vis de cette France qu'il aimait et qui le soupçonnait d'être un terroriste,

lui qui avait traversé 5 000 km, extrêmement rudes, longs, éprouvants, pour fuir les terroristes de son pays, lui qui mettait en pratique dans sa vie la tolérance qu'il avait découverte ici.

Il a fallu l'aider à dépasser sa mise à vif, en reprenant les éléments de l'Histoire et de son histoire, pour qu'il accepte de la dessiner de nouveau, « sa » croix, dans l'espace que je lui proposais ; puis nous avons cherché ensemble la symbolique de cette croix gammée qu'il traçait auparavant avec sérénité : dans son dessin et dans son implicite à lui, dans sa culture, c'est le svastika, symbole sacré sanskrit, symbole de bien-être, de bonheur, de prospérité, lettre gamma majuscule de l'alphabet grec, dont les branches coudées sont disposées perpendiculairement. Dans le monde asiatique, le svastika est utilisé pour marquer le seuil des maisons, les portes, les offrandes.

Alors que dans notre culture, encore traumatisée par la shoah, toute croix gammée évoque implicitement la croix nazie (qui elle était tracée avec des traits noirs épais et disposée en diagonale sur le fond d'un cercle blanc).

Nous avons réussi à explorer les références symboliques et les implicites en cause, ce qui lui a permis de pouvoir se décentrer et lui a donné l'élan nécessaire pour écrire la lettre attendue au responsable. Une lettre profonde et forte où il a pu expliquer le sens pour lui, mais aussi la découverte d'un sens pour l'Europe, qu'il ne soupçonnait pas. Tout un travail complémentariste – transculturel, historique, personnel, transitionnel – a permis à ce jeune de sentir l'Histoire s'inscrire différemment pour lui - il a pu penser que son peuple (il est Hazara) est encore persécuté à ce jour par les talibans comme le peuple juif l'a été par les nazis. Après la colère et la rage, il a pu exprimer sa détresse de s'être senti de nouveau interprété comme Afghan Hazara maudit, mais aussi son sentiment, après tout le travail de décodage mené qu'il a continué avec ses référents, d'être maintenant reconnu, réhabilité, enrichi par les échanges et la confiance retrouvés.

Ainsi, au fur et à mesure de la découverte par le jeune migrant d'une culture différente, il doit apprendre – en même temps que nous – à se décentrer, à concevoir et vivre l'altérité, à s'accorder avec la culture d'accueil, sans perdre celle de ses origines. Apprendre à communiquer avec d'autres références, à connaître et utiliser un dictionnaire d'implicites autres, afin que lui et nous arrivions, ensemble, à nous « entendre ».

IV – Repères pour la prise en charge des jeunes étrangers isolés

Je veux ressaisir ici différents jalons déjà posés, pour bien les ancrer, et en proposer d'autres.

- **Avoir une démarche complémentariste** : G. Devereux (1970) nous a appris que la culture est l'expérience vécue par le sujet. Aussi faut-il considérer et le rôle de la culture, et la dimension de l'individu, créateur, créature, manipulateur et médiateur de culture, écrit-il. Penser à travailler toujours à ces deux niveaux sans les mélanger : 1) le niveau culturel, sur lequel le jeune et l'interprète peuvent nous éclairer si nous les sollicitons, et 2) le niveau psychologique, individuel, que nous pouvons aider le jeune à explorer. Il peut y avoir des interactions conflictuelles entre ces deux niveaux, il ne s'agit pas de les occulter, mais de les travailler. En se souvenant qu'il convient d'avancer toujours avec grande précaution, il ne faut surtout pas que le jeune décompense.*

- **S'efforcer de décoder les implicites**. Avoir en tête que les implicites d'ici doivent être appris de manière explicite par les jeunes migrants. Ce qui nous paraît évident ne l'est pas pour eux, venus d'ailleurs avec d'autres références. Pour prendre un exemple de base, comment dire bonjour, au revoir ? Seulement avec la voix ? Y-a-t-il des formules rituelles à dire comme au pays ? Faut-il serrer la main ? Embrasser ? Souvent là-bas quand on se rencontre, entre hommes, on s'embrasse, on se prend par la main ou dans les bras pour une accolade, mais cela ne se fait pas avec une femme. Alors que dans notre mode de vie actuel nord-occidental, et plus fortement peut-être dans la culture adolescente, les hommes, les garçons ne s'embrassent pas, alors que les jeunes filles s'approchent spontanément des garçons aussi, font souvent la bise, peuvent même vous toucher tout naturellement en vous parlant ?

*décompenser, c'est être dans un état de rupture d'équilibre psychique, qui amène la personne, à son insu, pour tenter de se protéger, à des comportements régressifs, ceux d'étapes de développement antérieures, rassurants parce que déjà expérimentés.

- De la même manière que nous, les jeunes migrants ne se représentent pas spontanément que ce qui est évident pour eux ne l'est pas pour nous. Il nous appartient, en tant que référents, de veiller aux risques de malentendus, de contre-sens. Gardons bien en tête notamment – les implicites sont tenaces - que le fait de baisser les yeux en face d'un adulte, de sourire, de faire comme si on avait compris même si ce n'est pas le cas, est une marque de respect, non pas un manque de franchise ; et acceptons qu'il faut du temps pour arriver à changer un réflexe acquis par des années d'éducation, puis pour trouver la bonne mesure.

Je pense aussi, parce que la majorité des jeunes qui arrivent sont musulmans, au fait que l'Islam (mot qui signifie « soumission à la volonté divine ») impose de respecter des règles fondamentales, les « cinq piliers » : la profession de foi, la prière, la charité, le jeûne du mois de ramadan et le pèlerinage à la Mecque. A côté de ces règles fondamentales, une abondante législation organise la vie du croyant et règle ses droits et ses obligations dans les domaines militaire, économique, social, politique, domestique, individuel, hygiénique et moral (le Robert analogique, 1980).

La famille du jeune lui a transmis ces préceptes en même temps que la culture de la communauté, il s'y accroche comme à un guide de vie, et encore plus en arrivant seul dans un autre pays : c'est ce qu'il a pu emporter avec lui de sa tradition, de sa famille. Or la vie en France est celle d'un état laïque où les religions sont multiples et n'ont pas la même place qu'au pays, ce qui implique des réaménagements. Des discussions âpres sont fréquentes dans les foyers éducatifs sur le « halal » (licite, obligatoire pour l'Islam) en ce qui concerne la nourriture en particulier. Bien d'autres domaines (objets, discours, pratiques) doivent se conformer au halal mais sont moins l'objet de tensions : cela parle sans doute de la charge éminemment affective de la nourriture (préparée par la mère, à la maison, au pays). Cela parle aussi de l'accès à un autre niveau de développement : les règles « halal » ne concernent que la viande et les dérivés animaux (gélatine...). Les légumes, les céréales, les poissons et même les œufs ne sont pas concernés.

Aussi est-il important que des coreligionnaires adultes de référence puissent apporter ces précisions au jeune, et le rassurer sur le fait qu'il n'est pas en état de péché s'il ne mange pas la viande halal, lorsqu'il n'a pas le choix. Il peut aussi demander conseil à un sage, un imâm par exemple. Cela

peut permettre au jeune de se décentrer de cette prescription culturelle surinvestie et d'exprimer, au-delà de ce premier degré, le manque de son pays, de sa famille, des repères qui l'ont structuré, de sa mère, de reconnaissance, que la demande insistante de nourriture halal tente de compenser.

Je pense aussi aux jeunes Maghrébins qui vivent beaucoup dans la rue : un jeune m'a dit « dans la rue, je ne peux pas être propre, je ne peux plus prier et c'est « haram » (illicite), alors je m'en fous, je fais d'autres choses haram ». Il fait référence en particulier à sa consommation de toxiques, au deal, mais aussi au vol et peut-être à des vécus dégradants plus intimes. « Plus de la même chose » est un mécanisme de défense paradoxal, lié à une grande précarité psychique. On ne peut y toucher qu'avec précaution. Dans ces cas aussi, le recours par le jeune à un coreligionnaire ayant une bonne sensibilité éducative peut l'apaiser, le rassurer, l'aider à se ré-affilier à sa communauté ethnique et religieuse, ce qui peut être le début d'un processus de resocialisation.

A propos des implicites qui demandent explicitation dans les deux sens, je voudrais prendre un autre exemple de base, très marqué culturellement : la façon de se comporter à table. Je cite un extrait de « Afghanes » de Suzanne Fisher Staples (2006) : Najmah, jeune fille afghane, arrive, au cours de son chemin d'exil, au Pakistan ; épuisée, elle est mise à l'abri avec d'autres enfants par une jeune femme américaine, épouse d'un médecin afghan. Najmah raconte : « Assise en face de moi, l'institutrice me regardait dévorer mon riz pilaf et mes légumes. Je ne savais pas à quoi servaient le couteau et la fourchette posés de chaque côté de mon assiette, je mangeais avec ma main droite, en me servant des naan (galettes de blé) comme d'une cuillère. Puis j'ai bu mon thé vert à grand bruit. Elle a souri. Elle approuvait sûrement mes bonnes manières ».

Dans le même ordre d'idées, ne pas avoir le réflexe de faire circuler les plats à table, lorsque l'on vient d'une tradition où le plat est collectif, se comprend simplement. Il n'est pas question ici non plus de mauvaise éducation, ou d'égoïsme, il est question d'implicites différents. Il revient aux référents de les expliciter, et de savoir qu'il faut du temps pour changer un modèle d'éducation acquis depuis des années.

- **S'efforcer de se décentrer.** On voit par ces exemples à quel point le décentrage des références qui nous guident est important. En effet nous portons chacun – nous, ainsi que notre interlocuteur, le plus

souvent à notre insu commun - et les lunettes de notre culture, et le sac à dos de notre histoire personnelle. S'efforcer de rendre ces « filtres » implicites plus repérables est une aide précieuse à mieux communiquer.

Je pense à un jeune homme Afghan Hazara de tout juste 16 ans, qui, à son arrivée au foyer d'accueil, y essayant un refus de cigarettes et d'argent sans pouvoir comprendre les explications, s'est frappé violemment la tête contre le mur, puis, n'obtenant toujours pas gain de cause, s'est tailladé la poitrine au couteau devant le groupe, ce qui l'a conduit aux urgences pour des points de suture, puis en psychiatrie, et au renvoi du foyer.

On me l'a adressé. Il a pu m'expliquer que, sachant qu'en Europe on n'a pas le droit d'être violent, mais ne supportant pas de ne pouvoir fumer « comme tout le monde ici » - alors qu'il est un gros fumeur depuis un très jeune âge - il s'est automutilé car, se sentant discriminé, il a voulu montrer de quoi un Afghan est capable si son honneur est en cause...

Il a fallu, dans un travail commun avec son éducateur, lui expliquer notre monde par petites touches, reprendre avec lui l'existence de repères éducatifs concernant aussi la santé, de règlements intérieurs qui s'appliquent à tous ; lui faire entendre que l'agression contre soi-même est tout aussi interdite que celle dirigée sur autrui.

Sa problématique n'était pas psychiatrique, mais culturelle, et personnelle, avec pour composantes sa provenance d'un pays au quotidien rude, sa représentation de la vie en Europe, son expérience de la discrimination et de la violence dont sont victimes les Hazaras, son rôle de chef de famille travaillant en Iran dès 8 ans - et du coup le peu d'éducation qu'il avait reçue - sa défense par identification à l'agresseur, commune à beaucoup de jeunes Hazaras que j'ai rencontrés ici. Ce fut un long travail à trois, sur une bonne année, ce qui lui a permis de pouvoir enfin s'intégrer dans un autre foyer où il tient bon depuis deux ans, où il avance.

- Se décentrer aussi de notre démarche éducative habituelle : ne pas partir de nos pratiques usuelles, à savoir définir notre cadre et ce que nous pouvons proposer, mais partir de ce que le jeune a en tête. Cela permet de mieux comprendre ce qui se passe pour lui, ses références, l'état de ses projets,

ses hypothèses, la façon dont il conçoit et se représente les choses d'ici, afin de pouvoir accéder à un échange sur des bases de réalité plus clairement partagées.

- J'insiste encore sur la **nécessité de travailler sur les effets de l'altérité psychique et culturelle**, d'abord en soi-même face au jeune et à sa différence, puis avec lui. L'altérité a pour contraire l'identité, dit le dictionnaire Robert. Le pareil, le même, qui rassure. Georges Devereux a développé longuement le fait que l'altérité provoque une angoisse réflexe, qu'on en soit conscient ou moins, et qu'il importe de pouvoir reconnaître pour la dépasser et gagner en méthode de travail : être capable de repérer les effets de cette angoisse qui me vient automatiquement, dont le but est de me protéger de la situation de déséquilibre dans laquelle je me trouve, hors de mon contexte et de mes références affectives et théoriques habituelles. Ce travail de pensée sur soi puis ensemble aide à la co-construction d'un sens partagé, qui permet d'avancer.

- Il importe donc de **ne pas laisser les émotions nous envahir**, quelles qu'elles soient et sous quelque forme qu'elles s'expriment (surprotection, mise à grande distance, agacement, inquiétude, méfiance, rejet, angoisse, stress...). Les émotions empêchent de penser quand elles sont trop fortes ; prendre du recul par rapport à ce que l'on ressent, se dire que peut-être quelque chose du sens est en décalage dans l'échange. Se décentrer vers le jeune et lui demander de nous expliquer ce qui l'amène à dire ou à se comporter de la manière qu'il met ainsi en avant - qu'il s'agisse de difficultés à s'exprimer, de points de fixation, ou encore de mouvements affectifs, de modes d'expression qui nous déroutent. Cette démarche, de « **méta-communication** » (ou communication sur la communication : « explique-moi ce que tu veux dire quand tu dis ou fais cela ») permet de sortir de certaines situations bloquées.

Toujours en ce qui concerne les émotions, je voudrais faire référence à Antonio Damasio, neurobiologiste, directeur de l'institut du cerveau et de la créativité à l'université de Los Angeles. Son domaine de recherche est l'exploration des liens entre le corps et l'esprit. Ses investigations au long cours l'ont amené à démontrer que nos raisonnements, que nous croyons très logiques - cet implicite est peut-être encore plus fort pour nous au pays de Descartes - se fondent en fait pour une grande partie sur une échelle de valeurs dictée par nos émotions. Damasio a établi que les émotions sont au

cœur de notre organisation sociale et cognitive : si l'on a vécu quelque chose avec beaucoup de bonheur, d'enthousiasme, ou de peur, de colère, de souffrance, cette expérience laissera dans notre chaîne de pensée une sorte d'empreinte de même teneur, qui sera ensuite déterminante dans la qualité des raisonnements que nous tiendrons, des décisions que nous prendrons. Ceci est vrai pour les jeunes, mais aussi pour nous, d'où l'intérêt de pouvoir arriver à nous décentrer de notre contre-transfert, en le repérant est le mettant en question.

- **Travailler notre contre-transfert**, donc, dans sa dimension affective mais aussi culturelle. Nous avons chacun notre « bagage » personnel mais aussi social, professionnel, politique etc. qui guide malgré nous notre façon de comprendre et de prendre position par rapport à un autre, différent. Sans que nous en soyons conscients, la réaction habituelle face à une situation nouvelle est (1) de prêter implicitement à l'autre notre façon de voir et de comprendre, et (2) de réagir ensuite à cette interprétation que nous prenons pour son point de vue.

Prendre conscience de cette démarche de pensée qui nous vient automatiquement permet de se décentrer et de pouvoir comprendre autrement. Revenir sur notre culture personnelle pour ensuite nous en décaler, penser qu'il existe d'autres dictionnaires du monde. Laisser du jeu, dit la langue française, entre notre perception et nos réactions. Ainsi s'enrichit notre espace potentiel, espace transitionnel, de créativité ; nos compétences en sont du coup enrichies elles aussi.

- Toujours pour notre propre espace de créativité, il me semble important de **penser les jeunes migrants comme des « transitionnels »**, ainsi que les qualifie René Kaës (1979), plutôt que comme des exilés ou des déracinés : leur monde d'origine est lui aussi en mutation, à la fois traditionnel, et transitionnel. Sinon leur père ou leur mère n'aurait pas pu penser à les en faire partir pour échapper à la tradition devenue mortifère. Sinon eux-mêmes n'auraient pas pu penser le quitter pour changer le cours de leur vie. Un espace potentiel vital, préservé, à permis, alors, là-bas, de rester actif, créatif, de pouvoir interroger le sens des évènements, sans perdre le sens de sa vie.

Aussi lorsqu'ici la confrontation à une trop grande différence fait que le jeune se fige, se retranche, il importe de l'aider à renouer avec ses « capacités transitionnelles » sauvegardées ou

restaurées, qui lui permettront de revenir au sens : celui de son départ, celui de sa vie. Reprendre le fil de son histoire, et ainsi se dégager d'une vague de retour de trauma. Un pas en arrière pour reprendre son chemin, avec de l'élan retrouvé.

- Pour tout ce travail délicat à mener, il vaut mieux **privilégier le « comment »**, il permet une approche plus douce que le « pourquoi », qui peut être intrusif. Thierry Baubet (2003), dit qu'avec les patients migrants présentant des troubles post-traumatiques résistants, il importe de travailler d'abord sur la contenance (dans sa double fonction de contenir et de transformer, précise-t-il). Il ajoute que ce travail sur les contenants culturels et personnels permet la co-construction d'un sens au voyage d'exil du sujet, qui peut alors commencer à le mettre en récit.

- Il est en effet important d'aider le jeune à **pouvoir (se) raconter sa propre histoire**; Christian Lachal (2006) en souligne l'intérêt: la narration d'une expérience difficile par celui qui l'a vécue aide à organiser la pensée, à donner sens, en passant de l'implicite à l'explicite, en réhabilitant le vécu par l'effort de mise en forme. Cette formalisation relie les éléments dispersés des événements, et les inscrit dans le temps. Ainsi le processus de mise en récit entraîne des changements, des transformations bénéfiques.

- Mais dans tout ce processus, il importe de se souvenir toujours qu'il est question **d'accompagner la personne**, il convient de ne pas aller trop vite : c'est le jeune qui donne le rythme qui lui est possible.

Michelle Bertrand (Aubert et al. 2007) écrit que dans les cas de traumatisme psychique grave, les capacités de symbolisation, de pensée, de mise en récit sont défaillantes, surtout chez les enfants. On constate alors un retournement sur le corps, la douleur s'exprime surtout par des symptômes somatiques. Elle note aussi une incapacité à faire revivre une relation avec les autres. Aussi propose-t-elle de commencer par rétablir un cadre contenant, qui passe par la parole : « une parole porteuse de sens, pas seulement par son contenu, mais par le fait qu'elle apaise, enveloppe, protège, un peu comme une berceuse pour un bébé. Elle indique au sujet qu'il est investi ».

Si le référent peut se tenir à une suffisamment bonne marge « entre trop de protection et trop de vulnérabilité, il contribue à rétablir une confiance en la stabilité, la solidité du monde extérieur. Les liens de confiance détruits peuvent être restaurés petit à petit », ajoute-t-elle.

- Pour tout ce travail à mener, à penser, à poursuivre, à tenir, difficile parfois à vivre, il est vraiment important de **ne pas travailler seul**, il faut le redire. La possibilité de recours « au psy » permet d'établir des ponts entre la réalité interne et la réalité extérieure. Anne Elizabeth Aubert (2007) l'exprime fortement: « Le clinicien est sommé de se prêter à l'usage par l'autre de lui-même, du fait du regard conjoint qu'il peut porter sur la réalité extérieure et sur la réalité psychique ».

Ce regard co-dirigé par les adultes de référence et le jeune, à la fois sur l'intériorité et sur l'extérieur, redonne la perspective qui était venue à manquer, rétablit l'espace de jeu, de créativité personnelle, de pensée. C'est une base de sécurité à partir de laquelle le jeune pourra reprendre sa construction identitaire, en étant aidé à s'appuyer sur ses « points forts » qui lui permettront de mieux contenir ses points de fragilité.

Ce travail de refondation, qui caractérise aussi la période adolescente, permet de relancer les capacités personnelles de réparation, et d'adaptation au monde nouveau. Il peut contribuer à résoudre la dissociation que le jeune peut vivre entre sa filiation (appartenance à la famille) et ses affiliations (appartenance à la culture et aux groupes, anciens et nouveaux). Tout ce travail renforce les compétences, la liberté de penser, la créativité. Il redonne accès au sentiment de cohérence interne, de continuité d'existence, de confiance, de lien avec l'autre.

- Pour mener à bien tout ce travail transculturel autant que transitionnel, l'utilisation de **la langue maternelle**, langue de l'intime, est indispensable, tant que le jeune en a besoin pour pouvoir s'exprimer. Cela implique d'accepter de **travailler à trois avec l'interprète** – il faut souligner que lorsqu'il n'y en a pas de disponible sur place, situation de loin la plus souhaitable, il existe au moins des services d'interprétariat par téléphone.

L'interprète a une place de « passeur d'idées, de sensations, de ressentis, d'émotions contenues dans le langage », dit Améziane Abdelhak (2006). Au-delà de la traduction, il assure le rôle

important de médiateur entre les cultures. Il est capable de transmettre le message et les émotions derrière les mots, d'explicitier les implicites, mais aussi ce qui ne peut être dit que par allusion. Il connaît la culture du jeune pour y appartenir et la nôtre pour y vivre, il peut donner des repérages indispensables, des possibilités d'identifications nouvelles et fécondes ; il est une composante importante du dispositif de prise en charge. Aussi est-il important de prendre le temps de lui préciser avant son intervention quelle est la collaboration attendue, et l'objectif. Un temps de débriefing après l'entretien peut apporter un éclairage complémentaire important. Dans un cadre bien posé, l'intervention de l'interprète est précieuse ; elle peut aussi grandement contribuer à l'établissement d'un espace de communication, d'échange, qui ouvre sur l'espace transitionnel, sur la capacité de confiance, sur la créativité du jeune migrant.

- Je voudrais à ce point revenir sur **la notion d'espace transitionnel** que nous devons à D.W.

Winnicott (1975) : c'est l'espace qui se tisse dès le début de la vie, dans l'entre-deux, entre le bébé et sa mère d'abord, puis entre l'enfant et sa famille et plus tard entre l'individu et la société, le monde.

Winnicott ajoute que cette aire intermédiaire d'expérience - qui ne doit jamais être mise en question quant à son appartenance à la réalité intérieure ou extérieure (partagée) - constitue la plus grande partie du vécu du petit enfant. Elle subsistera tout au long de l'existence, ouvrant à la vie affective, à la vie imaginaire, à la religion, aux arts, au travail créatif.

Pour Winnicott, cet espace potentiel entre l'individu et son environnement est aussi le lieu de l'expérience culturelle, qui apporte à l'espèce humaine la continuité, en permettant de transcender l'expérience personnelle. Sa constitution, fondamentale pour la vie psychique, dépend étroitement de l'expérience qui permet au petit enfant de construire la confiance. A l'inverse, si un individu ne peut plus se fier à son environnement, si son espace potentiel est attaqué au point qu'il perde sa capacité même à faire confiance, c'est la fonction symbolique qu'il risque de perdre, c'est-à-dire la capacité de donner sens, de savoir, de comprendre, de penser, écrit Winnicott.

Or beaucoup des jeunes qui nous occupent ont traversé, ne serait-ce que pendant leur voyage d'exil, des moments répétés très difficiles, déshumanisants, qui les ont déstabilisés profondément, qui leur ont fait perdre leurs repères, leur confiance dans l'autre. Un jeune ainsi ébranlé dans ses

fondements humains se trouve amputé du même coup de sa confiance en lui-même, de son estime de soi ; il ne peut plus alors que camper sur une position de défense, hanté par le passé retranché d'un côté, et de l'autre par le présent surinvesti, mais dans une dimension strictement matérielle, la dimension affective étant désormais barrée pour lui.

Le travail à mener - avec grande précaution - consiste alors à tenter de restaurer peu à peu un espace d'échange, de confiance possible dans l'autre, qui avec le temps prenne pour le jeune un caractère fiable, rassurant, sécurisant, espace transitionnel retissé entre lui et son référent, indispensable pour qu'il puisse refonder sa propre capacité de confiance en lui et en l'autre avec discernement.

Pour René Kaës (1979), ce travail, qu'il qualifie de **transitionnel**, revient à aider le sujet à penser le paradoxe qu'il vit : arriver à se sentir exister en continuité, alors même qu'il se sent en rupture en son for intérieur : rupture de par le clivage qu'il a dû opérer au sein de lui-même pour tenir ; rupture entre l'avant et l'après ; rupture entre les différentes cultures, entre l'ancienne internalisée et la nouvelle à s'approprier. Rupture, mais continuité de vie. Aider le jeune à tolérer ce paradoxe, puis à l'intégrer : continuité dans la rupture. Il permet la re-liaison.

Toute cette « co-laboration » structurante avec le jeune passe pour le référent :

- par sa capacité d'empathie « tempérée » (il ne peut jamais se mettre complètement à la place de l'autre),
- par une démarche de repérage de l'altérité, d'acceptation de la différence du jeune,
- par un travail de transformation des vécus internes violents en émotions contenables,
- par l'effort de présentation à petites doses du monde nouveau, tout en aidant le jeune migrant à le relier avec l'ancien.

Ce travail ensemble permettra au jeune de vivre de nouveau suffisamment en paix, avec lui-même, et dans le nouveau groupe social. Passer du trauma qui entrave, qui cisaille, qui sidère la pensée, au trauma qui transforme, qui relie, qui renforce. Il est question de résilience (Cyrulnik 2002), mot qui vient du latin *resilire*, rebondir, rejaillir, formé du 're' indiquant le mouvement en arrière, et de

‘salire’, sauter, bondir. Une résilience résolutive du trauma (Damiani et Lebigot, 2011) : c’est un enjeu de fond.

- Je ne voudrais pas terminer sans rappeler que **les jeunes migrants sont dans leur grande majorité des adolescents**, même s’ils arrivent d’un ailleurs où cette notion est peu présente, d’un monde où la transition d’enfant à adulte est plus continue. Souvent de surcroît l’obligation de partir, ainsi que les conditions du passage, les ont obligés à oublier leur jeune âge pour pouvoir faire face.

Il n’en demeure pas moins que pour tous les enfants, les changements physiologiques liés à la puberté sont inquiétants, et déclenchent des mécanismes de défense spécifiques : l’adolescent, nous dit Philippe Jeammet (1980), a une forte propension à exprimer ses souffrances et ses conflits par des troubles agis des conduites, à utiliser son corps comme moyen d’expression et de communication, avec une nette prédominance du « vécu » sur le « pensé » : ses repères d’enfant ne sont plus fiables, il se raccroche alors à une réalité externe qu’il veut croire plus sûre, plus maîtrisable. Par exemple, décider de partir ailleurs ; je pense en particulier aux jeunes « aventuriers », aux jeunes « harraga ».

Partant de ce constat, fruit de son expérience, Jeammet demande que cesse le débat sur la priorité du psychologique ou de l’éducatif dans la maturation de l’adolescent : l’important est bien plutôt de comprendre comment ces deux faces de la réalité (l’interne et l’externe) retentissent l’une sur l’autre, et quels liens dynamiques les unissent, afin de les utiliser conjointement et complémentaiement.

Il souligne qu’ici l’adolescence se caractérise par une sollicitation forte de l’entourage dans les conflits, façon de déplacer les tensions psychiques vers l’extérieur, afin de soulager la pression intérieure lorsqu’elle est trop forte. Philippe Jeammet insiste sur le fait que l’adolescent a besoin de l’adulte 1) pour se confronter, 2) pour s’étayer, et 3) pour traiter ses projections, et les lui renvoyer, élaborées, nuancées, plus tolérables. Il ajoute que la réalité de la réponse de l’adulte semble être un facteur primordial pour l’aménagement des possibilités de réponse de l’adolescent.

Aussi, lorsque les jeunes migrants peuvent, grâce aux approches patientes des différents professionnels, se laisser être « ados », une grande étape est franchie, même si la relation n'est pas toujours sereine, avant de se stabiliser.

En guise de conclusion

Je dirais que nous avons un travail transculturel, transitionnel, à mener, auprès de jeunes eux-mêmes « transitionnels ». Venir près d'eux en souffrance de rupture. Travail de « reculturation », de symbolisation, qui vient renouveler nos pratiques, nous obligeant à élargir notre cadre de référence au niveau anthropologique : alors les données culturelles font partie des composantes de toute relation humaine. Alors l'établissement de la relation transculturelle, constituée par la prise en compte tant des références culturelles que de l'histoire singulière du sujet, aide au renforcement d'un autre espace intermédiaire indispensable, celui d'entre le sujet et sa culture, dit Tobie Nathan (2001 p. 213), qui se réfère à Winnicott : « La santé est étroitement liée à la capacité de l'individu à vivre dans une sphère intermédiaire entre le rêve et la réalité et qu'on appelle vie culturelle ». Nathan ajoute qu'entre le sujet et son interlocuteur - le référent en ce qui nous concerne - « il est nécessaire de négocier entre les deux cultures en présence un espace intermédiaire, embryon de culture commune ».

Travailler avec le jeune migrant, en perte de repères, mais aussi en devenir, à la restauration des facettes multiples du prisme de ses espaces potentiels, lui permet de se re-lie, de faire de nouvelles affiliations, de reprendre sa construction identitaire souvent mise à mal par le parcours d'exil.

Il nous revient aussi d'assurer un travail de soutien, d'étayage. Etayage (Dictionnaire Robert 2009) renvoie à : maintenir debout, empêcher de tomber, fortifier, encourager. Pour ce faire, René Roussillon (2006) en appelle à Winnicott, pour qui ce sont les besoins du moi qui doivent être soutenus, à savoir « tout ce dont le sujet a besoin pour faire le travail d'intégration et de symbolisation de son histoire vécue ». Il est important pour ce faire de valoriser aussi les ressources que chacun possède et peut utiliser. Mettre l'accent sur ce qui va bien pour aider à mieux contenir ce qui va moins bien, par un travail de remaillage.

Si la dimension transculturelle-transitionnelle est plus spécifique aux jeunes étrangers isolés, celle d'étayage, de « reliance », tout aussi transitionnelle, me semble commune à toute prise en charge de jeune confié à la protection des services de l'Aide Sociale à l'Enfance.

Ainsi, par notre métier à tisser, détisser, retisser – métisser dit Marie Rose Moro - pouvoir aider, dès leur arrivée ici dans le lieu auquel ils sont confiés, des jeunes séparés à un âge tendre de leur pays, de leur tradition, de leur famille, de leur groupe, au passage vers une autre culture. Sans qu'ils y perdent leurs racines, mais au contraire qu'ils puissent les métisser aux nôtres, et nous aux leurs ; pour MR Moro (2006a p.168), « tout migrant est un métis dans la mesure où son voyage l'a conduit dans un autre monde qui aura une action sur lui comme lui d'ailleurs aura une action sur ce monde ».

Parvenir ensemble à restaurer une capacité de confiance qui redynamise la vie, la pensée, qui explore de nouveaux espaces, qui jette des ponts et les consolide, qui aide le jeune à construire son chemin en le parcourant : Là est l'essence de notre métier, tout aussi intense à vivre et à penser que fécond. Il nous enrichit tous, par la dynamique d'échange qui le fonde.

Références bibliographiques

- Abdelhak M.A. L'interprète en psychothérapie transculturelle in Moro et al. Manuel de psychiatrie transculturelle, La Pensée Sauvage, 2006.
- Agier M. et Prestianni S. « Je me suis réfugié là ! » Bords de routes en exil, Editions donner lieu, 2011.
- Anzieu D. La démarche de l'analyse transitionnelle en psychanalyse individuelle, in Kaës et al, Bordas 1979.
- Arefi A. Dentelles et tchador Editions Pocket, 2009.
- Aubert A.E., Scelles R. et al. Dispositifs de soins au défi des situations extrêmes, Eres, 2007.
- Baubet T. Effroi et métamorphose, thèse de doctorat, 2003.
- Baubet T. Moro MR et al. Tome 1 et 2, Soigner malgré tout, La Pensée Sauvage, 2003.
- Baubet T. Moro MR Psychopathologie transculturelle, de l'enfance à l'âge adulte, Masson 2009.
- Bertrand M. Situations extrêmes : Le difficile chemin de la subjectivation, in Aubert et al., Eres, 2007.
- Bonte P. et Izard M. Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie, P.U.F. 1991.
- Bricaud J. Accueillir les jeunes migrants. Les mineurs isolés étrangers à l'épreuve du soupçon, Chronique sociale, Lyon 2012.
- Cyrulnik B. Un merveilleux malheur, Odile Jacob, 2002.
- Damiani C. et Lebigot F. Les mots du trauma. Vocabulaire de psychotraumatologie, Philippe Duval 2011.
- Degorge V. Douville O. Les « Enfant-sorciers » ou les rejetons de la guerre en Afrique Equatoriale. Un défi pour l'anthropologie psychanalytique. Ed. Eres Figures de la psychanalyse 2012/2 n° 24 p. 233-249.
- Devereux G. Essais d'ethnopsychiatrie générale, Gallimard, 1970.
- Diatkine G. et al. Psychothérapies psychanalytiques, P.U.F. 1998.
- Diomé F. Le ventre de l'atlantique, Anne Carrière, 2003.

- Dorronsoro G. Afghans, peuple déchiré, 1992-2002, Autrement, 2002.
- Duterte P. Thérapie familiale chez les mineurs isolés étrangers... ? Une impossibilité, un paradoxe, une solution ? Newsletter European Family Therapy Association, mars 2009.
- Ekoué L. « La consultation d'ethnopsychiatrie, un dispositif à géométrie variable » cours du D.U. Européen de psychiatrie transculturelle, Promotion Dounanso, 2008.
- Encyclopedia Universalis et Universalia, 1980 à 2013.
- Etiemble A. « Les mineurs isolés étrangers en France », Migrations Etudes n°109, sept. Oct. 2002.
- Favret-Saada J. Les Mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage, Gallimard, 1977.
- Fisher Staples S. Afghanes, Gallimard 2006.
- Gatti F. Bilal sur la route des clandestins, Liana Levi Piccolo, 2008.
- Gaudé L. Eldorado, Actes Sud, 2006.
- Geda, F. Dans la mer il y a des crocodiles, l'histoire vraie de Enaiatollah Akbari, Liana Levi 2011.
- Gilliéron E. Manuel de psychothérapies brèves, Dunod, Paris, 1997.
- Girier C. Parlons soninké, Ed. l'Harmattan, 1996.
- Hampâté Bâ A. Amkoullel, l'enfant peul, Editions J'ai lu, 2010.
- Haddad H. Opium Poppy, Zulma, 2011.
- Hoeltgen D. Inde, la révolution par les femmes, Picquier poche, 2010.
- Hosseini K. - Mille soleils splendides, 10/18, 2010.
- Les cerfs-volants de Kaboul, 10/18, 2005.
- Idris I. Le religieux en clinique, in Moro et al. 2006.
- Jami M. Je savais qu'en Europe on ne tire pas sur les gens. Itinéraire d'un réfugié afghan, Vandémiaire Editions août 2012.
- Jeammet P. in Revue française de Psychanalyse, Tome 3-4, 1980, Réalité externe et réalité interne. Importance et spécificité de leur articulation à l'adolescence p. 481-521 P.U.F. 1980.
- G. Kapllani Petit journal de bord des frontières Editions Intervalles, Paris 2012.
- Khadra Y. - Les hirondelles de Kaboul, Julliard, 2002.
- Les sirènes de Bagdad Editions Julliard, Paris 2006.
- Kaës R. et al. Crise, rupture et dépassement, Introduction à l'analyse transitionnelle, Bordas, 1979.

- Lachal C. - Comprendre et soigner le trauma en situation humanitaire, Dunod, 2003.
- Le partage du traumatisme, La pensée Sauvage, 2006.
- Laplantine F. - Les 50 mots-clés de l'anthropologie, Privat, 1974.
- L'ethnopsychiatrie, Editions Universitaires, 1973.
- Les cahiers du social n°30 Novembre 2011 France Terre d'Asile Le Paris de Afghans.
- Leconte J. - Le voyage d'exil ; temps hors cadre, temps hors norme. Quelles conséquences pour les MIE ? p. 194-204, in L'Autre, 2012, vol.13, n°2.
- Travail psychologique auprès des MIE, in La prise en charge des familles africaines en France et en Afrique, p. 211-223 , Ed. l'Harmattan ; compétences interculturelles, sous la direction de Brigitte Tison, 2014, Paris.
- Mabanckou A. - Mémoires de porc-épic, Seuil, 2006.
- Bleu-Blanc-Rouge, Editions Présence Africaine, Paris 1998.
- Mohamadi D. Bourreau M. Petite marchande d'allumettes à Kaboul, Michel Lafon 2009
- Mohammadi W. De Kaboul à Calais, Robert Laffont, 2009.
- Megglé D. Les thérapies brèves, Retz, Paris, 1990.
- Mellier D. La précarité psychique et la spécificité du travail d'accueil de la souffrance, in Aubert et al. Eres, 2007.
- Moro MR. - Enfants d'ici venus d'ailleurs, La Découverte, 2002.
- Aimer ses enfants ici et ailleurs, Odile Jacob, 2007.
- Grandir en situation transculturelle, Fabert 2010.
- Moro MR. Et al. - Avicenne l'Andalouse, La Pensée Sauvage, 2004.
- Manuel de psychothérapie transculturelle, La Pensée Sauvage, 2006.
- Bases de la clinique transculturelle.
- Bases de la clinique transculturelle du bébé, de l'enfant et de l'adolescent.
- La consultation transculturelle d'Avicenne.
- Moro MR et Lachal C. Les psychothérapies, Armand Colin, 2006.
- Nasreen T. - Enfance, au féminin Editions Stock, 1998.
- Vent en rafales, Editions Philippe Rey, 2003

- Rumeurs de haine, Editions Philippe Rey, 2005
- Lajja (la honte),1993
- Nathan T. - L'influence qui guérit, Odile Jacob, Paris, 1994.
 - La folie des autres, traité d'ethnopsychiatrie clinique, Dunod, 2001.
- Naziran, Mercier C. Brûlée à l'acide, J'ai lu 2010.
- O.F.P.R.A, C.N.D.A. Rapport de mission en République populaire du Bangladesh, 2 au 16 novembre 2010.
- Pelletier C. Cinq femmes chinoises, Editions Joëlle Losfeld, Gallimard 2013
- Placé S. Les pratiques d'accueil des mineurs étrangers non accompagnés en Europe : Les stratégies des éducateurs face au paradoxe, l'exemple de la prise en charge éducative et sociale des mineurs isolés étrangers. Perte ou quête de sens? e-migrinter n°2, 2008.
- Pouthier M. - D'un espace métaculturel, transitionnel, au Bureau de l'Aide Sociale à l'Enfance de Paris, D.U. de psychiatrie transculturelle, Paris 13, nov. 2010.
 - Malakas figés ! Témoignage de Mamadou Saliou Diallo, Editions la Pensée Sauvage, Revue Transculturelle L'Autre, vol.14 n° 1, 2013.
- Rahimi A. Terre et cendres, Editions Kharavan, 1999.
- Le Robert - dictionnaire, 2009
 - analogique, 1980
- Roisin J. Expérience auprès de mineurs demandeurs d'asile. Une clinique interculturelle sous pression, p.36, Journal des psychologues n° 290, septembre 2011.
- Roussillon R. - Paradoxes et situations limites de la psychanalyse, Paris, P.U.F. 1991.
 - Agonie, clivage et symbolisation, Paris, P.U.F. 1999.
 - Psychanalyse et psychothérapie : débats et enjeux, Le Carnet Psy, juin 2006.
 - Les situations extrêmes et leur devenir, in Aubert et al. Editions Eres 2007.
- Saglio-Yatzimirsky M.C. Allah guide et égare qui il veut. La religion au centre de la prise en charge de l'adolescent migrant isolé en consultation de psycho traumatologie transculturelle. Adolescence 853-871, Cairn 2014.
- Schütz A. L'étranger Editions Allia, 2010.

- Sheth K. Un sari couleur de boue l'école des loisirs Paris 2010.
- Schmitt E.E. Ulysse from Bagdad, Editions Albin Michel, 2008
- Shokrani Gholam Reza L'âme afghane en ruine à l'image du pays. Paradoxes et situation des mineurs afghans à Paris, L'Autre, volume 11 n° 1, 2010.
- Sturm G. Le racisme et l'exclusion in Moro et al. La Pensée Sauvage, 2006.
- UNICEF Cimpric A. Les enfants accusés de sorcellerie.
- Vacarme n°57 Automne 2012.
- Vitturi L. & Nouri Khan Zazaï Je suis un pachtoune d'Afghanistan. Récit d'un jeune réfugié.
- Winnicott D.W. - De la pédiatrie à la psychanalyse, Payot, 1969.
 - Jeu et réalité, l'espace potentiel, Gallimard, 1975.
 - L'enfant et sa famille, Payot, 1979.
 - Les enfants et la guerre, Payot et Rivages, 2004.
- Xinran Funérailles célestes Editions Philippe Picquier 2012.
- V. Zenatti Une bouteille dans la mer de Gaza l'école des loisirs Paris 2005.

Résumé : Cet écrit est la substance que j'ai tirée de mon activité clinique auprès des très nombreux jeunes isolés étrangers que je reçois au Bureau de l'Aide Sociale à l'Enfance de Paris. Il est fondé sur ce que j'ai appris depuis plus de quinze ans au fil de mes entretiens avec eux, ainsi que sur les lectures et recherches que j'ai faites pour mieux comprendre.

Le mode d'approche transculturel mais aussi transitionnel m'a beaucoup aidée, je vais essayer de développer la conception que j'en ai pour le partager avec ceux qui s'occupent des jeunes migrants ici.

Notre capacité à prendre en compte leur contexte familial, social mais aussi culturel d'origine, sans oublier les traumatismes qu'ils ont pu subir depuis leur départ, est un gage de bien-traitance.

Cet accompagnement favorise une découverte, une compréhension structurante de leur nouvel environnement. Le soutien proposé est de l'ordre d'un maillage qui leur permet de ne plus être enfermés dans, ou à l'opposé retranchés, des blessures de leur passé, de leur passage, mais d'être créatifs de leur vie. Des vignettes cliniques illustrent ce travail de collaboration à penser et métisser les cultures qui se rencontrent.

Mots-clé : adolescents - isolés- étrangers – accompagnement- transculturel – transitionnel - traumatisme – co-laboration – bien-traitance – métissage - créativité.

For a transcultural, transitional care to unaccompanied foreign teenagers in France

Abstract : This document intends to gather what I have been learning all along these last fifteen years from the numerous unaccompanied foreign teenagers I work with at the Paris Council's Social Service for Children, and from my activity of reading and researching for better understanding.

This transcultural, transitional support is a great help for me; I would like to develop and share it with those who care for these young migrant people here: our capacity to take into account their personal, family, as well as their native cultural contexts, not forgetting the psycho-traumatism they may have suffered on the way, is a great help towards good-treating. It favours a structuring understanding of their new environment.

The support thus provided is like a network which enables them to be no longer locked in, nor oppositely locked away from, the impacts of their past and passage, but to be creative for their life.

Clinical vignettes illustrate this collaboration towards thinking and crossbreeding the encountering cultures.

Keywords : unaccompanied – foreign - teenagers – transcultural – transitional - support – traumatism – co-laborating – well-treating. Cross-breeding – creativity.

Por una acogida transcultural, transicional de jóvenes aislados extranjeros en Francia

Resumen : Este escrito esta fundado basandome en todas las entrevistas clinicas con los numerosos jovenes extranjeros aislados que he recibido durante los ultimos quince anos en el despacho de Ayuda Social a jovenes del Concilio de Paris, ademas de las lecturas y busquedas que he hecho para comprender mejor.

Este acompanamiento, transcultural y transicional, me ayuda mucho, por lo que me gustaria compartirlo con todos aquellos que se ocupan de estos jovenes aqui. Nuestra capacidad para tener en cuenta su contexto personal, familiar, social y tambien cultural de origen, sin olvidar los traumatismos que hayan podido experimentar desde su salida, es un senal de buen tratamiento, favorizando una comprension estructurante de su nuevo entorno.

El respaldo propuesto es una red que les permite no quedarse encerrados, o al contrario empujados por los impactos de su pasado y de su paso hasta aquí, pero ser creativos. Vinetas clinicas ilustran esta colaboracion de pensar y mestizar las culturas que se encuentran.

Palabres claves : adolescentes- aislados- extranjeros – acompanamiento- transcultural – transicional – traumatismo – co-laboracion – mestizar - buen tratamiento – creatividad.

